

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16^{ME} ANNÉE, No 814.—SAMEDI, 9 DÉCEMBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires
Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA GUERRE AU TRANSVAAL. — Boers ! en avant !

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 DECEMBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Joubert et la reine Victoria, par P.-J. Joubert.—Les étudiants en pharmacie, par de Thermes.—Echo, par Fleurette.—Désespérance, par Osmonde.—Poésie : Tristesse des arbres, par M. Rollinat.—Poésie : Simples choses, par A. Lozeau—Auteur et acteur, par A.-H. de Trémaudan.—La rose du souvenir, par Elmina.—Poésie : A mes vers, par A. del H. W.—L'enfance et la prière, par F. Coppée.—Le Japon actuel, par V. Maubry.—La légende de Saint-Christophe.—Mondanités.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Poésie : Sur un chat, par G. Bidache.—Renseignements divers.—Monument National.—Primes du mois de novembre.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilletons.

GRAVURES.—La guerre au Transvaal : Boers ! en avant !—Les cimetières du Japon.—Portraits des membres du bureau de direction des étudiants en pharmacie de Montréal.—La guerre au Transvaal : Ferme fortifiée aux environs de Prétoria ; Passage de la rivière des crocodiles ; Un groupe de Boers ; Une place de Johannesburg.—Ce que mange un soldat en trois ans.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A BATONS ROMPUS

Novembre s'en va, et j'en suis content. Vous aussi, lecteurs, j'en ai la certitude. Pourquoi ? Parce que c'est un mois de transition, et que les époques transitoires sont toujours une question de lutte, qu'il s'agisse du corps ou de l'âme.

Pour le corps, c'est le passage d'une saison à l'autre ; pour l'âme, c'est le passage de cette vie... à une autre.

Cette entrée en matière m'amène à vous parler de la télépathie, dont on fait grand bruit depuis quelque temps.

La télépathie, vous le savez, est une science mystérieuse qui a pour objet de mettre en rapport, en communion d'idées deux êtres séparés par une distance. Or, dans ce mois des morts, je doute qu'il y ait quelque mortel... à courte échéance, qui ne soit en télépathie avec les disparus. Nous en avons tous. Est-ce le sombre du ciel, les prières de l'Eglise, le glas des cloches qui nous excitent à ce sentiment ?... Je n'en sais rien, mais je suis sûr que nous aimons tous à voir fuir le mois de novembre.

Donc, novembre, salut ! mois des morts et de deuil
Qui nous fait converser avec ceux du cercueil !

* *

Partant de ce principe, je n'hésite pas à dire, puisqu'on accepte la télépathie entre vivants, qu'elle

existe surtout entre les vivants et les morts. Voyez ce fils, pensant respectueusement à sa mère disparue, qu'il soit à l'église, au cimetière ou dans sa chambre, c'est de la télépathie ; venu d'en haut ou d'en bas, personne ne le sait, mais le courant existe.

Voyez ce père, pensant vingt ans après à l'héritier disparu. Télépathie !...

Voyez cette mère inondant le berceau vide de ses larmes. Télépathie !...

Voyez cette veuve inconsolable, gardant à perpétuité ses vêtements de deuil. Télépathie !...

Enfin, dans un autre ordre d'idées plus élevées, voyez le prêtre priant et sacrifiant à l'autel. Télépathie !... Cela s'appelle grâce, mystère depuis fort longtemps, mais comme les hommes se fatiguent de tout... ici-bas... ils ont, en cette fin de siècle, inventé le mot télépathie.

Acceptons donc le mot sans chicane et n'essayons pas de discuter, car nous pourrions faire banqueroute.

* *

Donc, la télépathie a toujours existé et elle existera toujours. Mais il y a la bonne et la mauvaise télépathie.

La mauvaise, c'est l'homme qui a des remords ; la bonne, c'est quand la conscience est tranquille. La mauvaise, c'est la télépathie avec Lucifer ; la bonne, c'est la télépathie avec Jehovah !... Et cette télépathie qui nous vient d'en haut existait avant le Calvaire, car autrement, Adam et Eve ne se seraient pas couverts de feuilles de vigne, et Caïn ne se serait pas enfui après son crime.

Oh ! je sais bien que quelques-uns vont m'objecter l'hérédité, etc... Mais où donc était-elle l'hérédité, à cette époque ? Avec Lucifer : la télépathie Luciférienne.

* *

Pour prouver ce que j'avance, c'est-à-dire que la télépathie existe réellement—la bonne et la mauvaise—je vais citer quelques faits authentiques, de famille et personnels.

Chacun en a.

Un de mes grands-oncles, vieux soldat du premier empire, qui n'avait cru ni à Dieu, ni à diable pendant 60 ans, mais qui est cependant, grâce à Dieu ! mort fort chrétiennement, était secrétaire d'un général du grand empereur. Un soir, en campagne, qu'il écrivait une lettre sous la dictée de son chef, il s'endormit à la tâche.

—Cré mille bombes ! lui cria le général, que faites-vous donc ?

—Pardon ! général, mais j'ai été pris d'un sommeil subit, et j'ai rêvé voir mon père porté en terre.

—Tout comme Marlborough, dit le général en riant.

Huit jours après, mon oncle apprenait la mort de son père dont la dernière pensée avait été pour son fils.

Et d'un !

Il y a trente ans, je demandai un jour à un de mes amis qui avait accès dans une famille, le nom de baptême de la maîtresse du logis, femme d'un blond de blé aux yeux poétiquement azurés.

—C'est drôle ! me dit mon ami, il n'y a pas dix minutes qu'elle vient aussi de me demander ton nom de baptême.

Il est vrai que je lui avais déjà... accidentellement offert de l'eau bénite à l'église, et que... par accident, mon gant était tombé dans le bénitier.

Et de deux !

Enfin, il y a quelques années, tous les soirs, à la même heure, l'oreille me tintait—indice qu'on parle de nous—j'étais nerveux, maussade, d'une humeur *massacrante* ; malgré tout ce que je faisais pour redevenir moi-même, j'étais comme sous l'impression, l'influence d'un mauvais sort. Des idées tristes et de suicide m'envahissaient. Un soir, n'y pouvant plus tenir, je me rendis dans une famille que je n'avais pas visitée depuis longtemps.

J'allais ouvrir ; mais comme la porte était entr'ouverte, j'eus la curiosité d'écouter et j'eus une surprise.

La maîtresse de la maison me taillait une veste en règle... J'étais un mécréant, un renégat de mon pays,

un homme qui avait déjà été pendu une fois, et autres amabilités... J'entrai comme une bombe, je fis des compliments, la bouche en cœur et, comme je coupai la patte à la télépathie, depuis ce temps la je fus tranquille, car la mégère du logis devint à mon égard douce comme une colombe.

C'était une femme dont j'aurais voulu faire ma belle-mère, tandis qu'elle aurait voulu que je sois... son mari.

Donc, méfiez-vous de la télépathie !



JOUBERT ET LA REINE VICTORIA

C'est le général Joubert, un vieillard de soixante-dix ans qui commande les Boers devant Ladysmith. Avec lui marche en personne son ami le président du Transvaal, le vieux Kruger, que les Boers appellent leur "oncle Tom," et Mme Kruger a tenu à se trouver, elle aussi, avec son mari au milieu du danger pour encourager les braves.

* *

Avant la déclaration de guerre, Joubert, dont nous avons déjà cité l'admirable lettre au général anglais White pour lui annoncer la mort du général Symons, tenta un effort suprême auprès de la reine d'Angleterre. Il lui adressa une lettre vraiment sublime pour lui montrer combien les Boers étaient victimes d'injustes agressions de la part des Anglais.

Il rappelait d'abord la guerre de 1880.

Les pauvres Boers n'avaient ni artillerie, ni munitions, ni fusils modernes, ni trésor rempli.

Ils n'avaient pour armes que leurs vieux fusils à pierre et ne disposaient, tout au plus, que de cent cartouches par fusil. En ce qui concerne l'approvisionnement et l'habillement, ils n'étaient pas mieux pourvus. Leurs officiers pour la plupart venaient d'être nommés ; ils n'avaient jamais vu le feu et ne savaient pas ce que c'est une guerre. Et ce furent là des hommes qui devaient prendre les armes pour combattre !

Et contre qui ? Contre Votre Majesté ? Contre la Grande-Bretagne ? Non pas, grâce à Dieu ! Mais contre ces personnages qui, au moyen de renseignements faux, avaient amené l'empire britannique à commettre un acte honteux, et qui élaboussèrent Votre Majesté et le peuple britannique en leur proposant l'oppression d'un peuple dont Votre Majesté avait garanti l'indépendance par la convention de Zandrivier.

Et c'est ainsi qu'éclata la guerre entre les Boers et l'Angleterre.

Les Boers furent vainqueurs.

L'OR NÉFASTE

Les Boers étaient de nouveau indépendants, et ils croyaient que tout irait bien désormais.

Pauvre Transvaal ! A peine avais-tu vaincu une adversité que deux autres approchaient, menaçantes...

Pour notre malheur, de riches gisements d'or furent découverts dans notre pays.

Cette découverte n'a certes pas profité aux malheureux Boers. Des hommes qui, pour toutes sortes de raisons, ne pouvaient plus rester dans leurs pays respectifs, et dont aucune nation ne pouvait plus rien attendre, envahirent par flots le nouvel Eldorado, entraînant à leur suite la tourbe des spéculateurs éhontés. Puis arrivèrent les capitalistes ambitieux, persécutés influents, préoccupés uniquement de décupler leurs fortunes par n'importe quels moyens.

Et à quoi leur servit l'or extrait des mines du Transvaal ? Majesté ! consultez l'histoire de ces dernières années et vous saurez qu'ils ne l'employèrent pas, cet or, pour le bien du pays ni de leurs concitoyens, mais que, bien au contraire, ils s'en servirent en vue de la destruction, de la ruine du pays qui leur offrait l'hospitalité.

Ils achetèrent des canons Maxim et des milliers de fusils que, cachés dans des caisses à pétrole, ils introduisirent frauduleusement dans le pays, avec l'intention de s'en servir contre le peuple du Transvaal qu'ils se proposaient de chasser de ses territoires livrés désormais aux capitalistes détenteurs des mines d'or.

C'est dans ce but qu'ils s'entendirent avec Cecil Rhodes pour envahir le Transvaal. C'est le docteur Jameson qui devait exécuter ce plan.

Que Votre Majesté réfléchisse donc un peu sur les agissements de ces hommes qui à présent, crient à l'oppression !

Opprimés ! eux ? ces hommes qui ont amassé des fortunes dans notre pays et qui sont plus riches que jamais ne le fut aucun des vieux "trekkers" (immigrants) boers et que ne le seront jamais leurs enfants ou leurs petits-enfants.

Opprimés, ceux qui ont essayé de renverser la République Sud-Africaine et qui ont provoqué la panique à Johannesburg, causant ainsi le départ de beaucoup d'habitants apeurés ;

ceux-là qui sont responsables du terrible accident de chemin de fer survenu en Natalie, et qui coûta la vie à tant de créatures humaines ? Opprimés, enfin, ceux qui auront à répondre du sang répandu pendant l'infâme invasion de Jameson et du sang qui coulera demain !...

P.-J. JOUBERT

Voilà les hommes, les pauvres, mais intrépides laboureurs, auxquels l'Angleterre a déclaré une guerre inique et implacable.

LES ÉTUDIANTS EN PHARMACIE

(Voir gravure)

Nos excellents amis des cours de Pharmacie, à l'Université Laval de Montréal, ont constitué leur société annuelle et procédé à l'élection du bureau. Nous donnons, en une de nos pages, les dignitaires élus, moins quelques-uns, dont nous n'avions pas les photographies.

C'est le vendredi, 10 novembre dernier, que s'est faite l'élection.

Les vieux amis des jeunes étudiants sont presque toujours au courant de ce qui se passe chez ces derniers : par quel moyen l'apprennent-ils ? Est-ce comme dans la jolie chansonnette du *Petit doigt de Grand' Mère*, leur petit doigt qui les met ainsi au courant, même lorsqu'ils vivent en reclus comme nous, même lorsqu'ils semblent ne s'inquiéter de rien ?...

Mystère !

Toujours est-il que nous avons appris que la Discorde, que dépeint si bien Fénelon, le saint archevêque si vraiment l'ami des jeunes, veut jeter ses brandons dans le cercle de nos étudiants : ce serait une faute impardonnable de leur part, s'ils attisaient ces brandons.

Ils savent tous, n'importe à quelle faculté ils appartiennent, combien nous les aimons : il n'y a, entre eux et nous, que la différence d'âge qui nous sépare. Aussi leurs joies sont-elles nos joies, leurs douleurs sont-elles les nôtres, leurs amusements sont-ils les nôtres, leurs... plaisanteries mêmes ne nous laissent pas indifférents.

Mais ce que nous ne partagerons jamais, c'est la désunion qui chercherait à se glisser dans leurs rangs ! Ne formez-vous pas une réelle famille, chers amis ? Et quoi de plus beau, dans une famille bien élevée surtout — et vous êtes tous des jeunes gens bien élevés ! — que l'union, la concorde entre tous les membres ? N'est-ce pas ce que vous recommandent vos amis les plus sincères, le bon et savant Mgr Racicot, le charitable M. Jetté, votre professeur, notre honorable lieutenant gouverneur, en un mot, tous nos professeurs si dévoués ?

Mettez-y chacun un peu du vôtre ; laissez à chacun ses opinions dès lors qu'elles sont respectables ; discutez les idées, les principes tant que vous voulez, mais sans animosité contre celui qui n'est pas de votre avis, nous souvenant que "l'erreur doit être combattue avec vigueur, mais qu'il faut être plein de charité pour celui qui les professe" ; vous resterez unis, vous aimant, vous estimant, parce que vous vous respectez et que vous entendez respecter les autres.

N'est-ce pas, que ce n'est pas difficile ? Et si vous étiez plus âgés, vous sauriez combien c'est bon ! Des jeunes gens foncièrement religieux restent bons entre eux et pour tous ceux qui les entourent : cela n'exclut pas les petites farces, quelques bonnes plaisanteries même, du moment qu'elles ne sont pas blâmables.

DE THERMES.

ÉCHO !

Dédié à M. Jos. L...

Là-bas, vers le fleuve, doucement sur son lit moelleux de vase et d'herbes folles, la Bayonne s'en va, portant sur ses eaux calmes et traîtresses la barque légère, le canot agile.

Elle est toute menue, très étroite et très grise, la mignonne, vraie trainée de topazes lorsque le soleil s'y plonge, long ruban sombre au crépuscule dans la nuit brune.

Que de fois, penchée sur ses bords, j'écoutai son murmure plaintif et j'entendis son bruit familier, je compris son langage mystérieux. J'aimais sa teinte grise, si gracieusement dorée par le roi du jour, je me plaisais à contempler son miroir liquide si trompeur, ses bords escarpés et pittoresques. Et un jour je vis, avec une sensation étrange, l'amour bercé par sa vague molle, l'amour caché dans ses flots sombres...

Coquettement, la frêle barque s'avançait. Elle venait, fière et rapide, gracieuse et légère, laissant dans sa marche triomphante un sillage argenté.

Assise sur un coussin, le regard perdu dans l'infini de l'horizon, une belle jeune fille mélodieusement chantait une romance. Apportées dans les soupirs de la brise, quelques paroles me parvinrent et, anxieusement j'écoutai, retenant mon souffle pour mieux entendre.

La belle chanteuse disait son amour, sa souffrance, et dans un cri suprême, j'entendis distinctement : "Il faut aimer !" C'était tout sans doute, car elle se tut. Et alors, j'aperçus, tourné vers elle, un grand jeune homme, qui ne m'était pas inconnu. Il souriait, ému et pensif peut-être, car au lieu de féliciter la blonde enfant, longuement dans un soupir, il murmura : "Aimer ! aimer ! est-ce là vivre ?" Et alors surprise, le regard levé vers lui, l'âme reflétée dans ses grands yeux bleus, elle articula péniblement : "C'est vivre ou mourir !" Il se pencha vers elle et lui parla tout bas. Je ne voyais que sa tête brune, sa taille inclinée, je n'entendis rien.

Lorsqu'il leva le front, la jeune fille avait caché sa tête dans ses mains. Pleurait-elle ? Souriait-elle ?

Et la barque continua sa route légère et gracieuse, mignonne et coquette.

Longtemps, dans une contemplation profonde, je la regardai fendre les eaux molles et lorsqu'elle disparut à une courbe de la rivière, le dernier mot de la pâle jeune fille agita mes lèvres : "Aimer, c'est vivre ou mourir !"

Et ne voilà-t-il pas qu'un gai rayon de soleil, égaré dans ma chambrette, vint, moqueur, se jouer sur mes yeux clos ? Dans un éblouissement, je m'éveillai... C'était un songe.

Alors, je souris ; il fallait bien payer un tribut de gaieté à la nature en fête... Puis la vie heureuse met en l'âme tant de soleil et de roses ! et j'ai voulu qu'un "écho" parvint là-bas, caché dans l'âme du souvenir.

Dites, ai-je eu tort ?

FLEURETTE.

Hull, octobre 1899.

DÉSÉPÉRANCE

A une ancienne amie.

La pauvre petite plante, couverte de brillants amers, palpitante sous le souffle sans fin de l'immensité plaintive, demeurerait là, sur la grève brune, insensible en apparence, mais battue des vents, secouée par le flot, torturée par l'espace, sans jamais faire entendre autre chose qu'un murmure angoissé, lorsque l'aiglon sans pitié la ployait jusqu'à terre.

C'était une frêle petite plante, rarement habitante des bords maritimes ; elle était seule et vivait de souffrance. Dans son calice étaient des larmes, de vraies larmes amères : l'océan les lui fournissait sans trêve.

Puis un jour, la petite fleur fut heureuse. Dans une barque d'amour, voguait vers les rives enchantées du pays des bonheurs, une pâle duchesse ; dans ses cheveux, une rose était fixée. Le vent saisit la fleur royale et dans une étreinte folle la porta sur la rive, jusqu'au cœur même de la frêle petite plante.

Ce fut une extase ! Longtemps, bien longtemps, plus longtemps, je voudrais dire toujours, mais hélas !... la fleur isolée conserva la belle rose dans une caresse d'amour.

Pauvre petite fleur ! elle ne savait pas sans doute que les souffles salins, les gouttes amères qui avaient fait sa vie, avaient empoisonné les sources du bonheur

chez elle et que dans ses étreintes, dans ses baisers, résidait une amertume capable de donner la mort...

Et un jour, un pétale rose s'envola sur les ailes de la brise ; le lendemain, un autre partit, saisi par les soupirs du vent ; puis d'autres tombèrent sur la terre, quelques-uns s'accrochèrent à la pauvre petite plante.

Le froid de l'indifférence passait, et les deux fleurs, la superbe et la petite, subissaient une terrible crise : l'une devait mourir.

Le soir était venu, et de la rose altière, un seul pétale, admirable, restait : ainsi la pâle flamme d'un amour éphémère jette, sous le souffle vivifiant des souvenirs, dans l'envolement des cendres mortes, une dernière lueur, brillante et lumineuse, avant de s'éteindre pour jamais...

Pour l'humble fleur maritime, une agonie se préparait...

Le destin les brisait, toutes deux, les pauvrettes : la rose suave ne pouvait vivre sur la tige amère, et la plante âcre ne pouvait vivre sans la fleur exquise...

Sur l'arbre solitaire de la rive opposée, un oiseau blanc redisait sa chanson, quand soudain les voix du vent lui apportèrent des plaintes langoureuses, des murmures passionnés et il vola jusqu'aux fleurs enlacées.

La rose, effeuillée, tourna vers la colombe son regard mourant ; l'oiseau la saisit, l'emporta loin, bien loin, très loin, dans son nid si chaud où jamais les flots mouvants ne versent leurs gouttes amères.

Et là-bas sur la grève déserte, languissante, désespérée, une pâle fleur penche la tête dans une souffrance sans nom. Elle n'a plus d'amour et l'espoir la délaisse : elle va mourir. Mais qu'importe ; son dernier murmure, son dernier parfum sera pour l'autre qui reflurira plus belle et plus douce à la saison prochaine, prête à donner la vie qui donnera la mort.

O vous, qui avez donné ou donnerez la vie à un cœur par l'amour, ne le brisez pas quand vous en serez lassé !

Le sang du cœur a une voix, et cette voix est toujours juste !!!

OSMONDE.

TRISTESSE DES ARBRES

*Arbres ! Grands végétaux, martyrs des saisons fauves,
Sombres lyres des vents, ces noirs musiciens,
Que vous soyez feuillus ou que vous soyez chauves,
Le poète vous aime et vos spleens sont les siens.*

*Quand le regard du peintre a soif de pittoresque,
C'est à vous qu'il s'abreuve avec avidité,
Car vous êtes l'immense et formidable fresque
Dont la terre sans fin pare sa nudité.*

*Quand la Foudre et l'Eclair enflent rafale et grêle,
Les forêts sont des mers dont chaque arbre est un flot,
Et, tous, le chêne énorme et le coudrier grêle,
Dans l'opaque fouillis poussent un long sanglot.*

*Alors, vous qui parfois muets comme des marbres
Vous endormez, pareils à des cœurs sans remords,
Vous tordez vos grands bras, vous hurlez, pauvres arbres,
Sous l'horrible galop des éléments sans mors.*

*L'été, plein de langueur, l'oiseau clôt ses paupières,
Et dort paisiblement sur vos vivants hamacs ;
Vous êtes les écrans des herbes et des pierres
Et vous mêlez votre ombre à la fraîcheur des lacs.*

*Les seules nuits de mai, sous les rayons stellaires,
Aux parfums dont la terre emplat ses encensoirs,
Vous oubliez parfois vos douleurs séculaires,
Dans un sommeil bercé par le zéphyr des soirs.*

*Et le soleil vous mord, l'Aiglon vous cravache,
L'hiver vous coud tout vifs dans un froid linceul blanc,
Et vous souffrez toujours, jusqu'à ce que la hache
Taillade votre chair et vous fauche en sifflant.*

*Partout où vous vivez, Chênes, Peupliers, Ormes,
Dans les cités, aux champs, et sur les rocs déserts,
Je fraternise avec les tristesses énormes
Que vos sombres rameaux épanchent par les airs !*

MAURICE ROLLINAT.

SIMPLES CHOSES

*C'est vrai, j'aime l'oiseau,
—Je vous l'accorde encore—
Quand il chante à l'aurore
Sur le chêne ou l'ormeau.*

*J'aime le ruisseau,
—Mais pourquoi ce sourire ?—
J'aime à vous le redire
Au champ comme au bosquet.*

*C'est vrai, j'aime la fleur,
—Mais c'est de la malice !—
J'aime son frais calice ?
Dans la joie, la douleur.*

*Ma foi, vous vous moquez !
Dire que je vous aime ?
C'est de l'audace même...
Puisque vous le savez !*

ALBERT LOZEAU

AUTEUR ET ACTEUR

(Suite)

(Traduit de l'anglais de Mary H. Tennyson)

—Clinton, voici mon bras droit, mon vieux camarade d'école, Henry Browne. Si vous connaissiez la moitié du bien que je connais de lui...

Se servant lui-même tranquillement de jambon et de café, tout en jetant un coup d'œil du côté du jeune auteur rougissant et anxieux, Browne remarqua gentiment :



Vous rappelez-vous cette scène du *Scorpion humain*.
Page 500, col. 3

—M. Clinton ne se soucie pas de discuter mes qualités en ce moment, je suis sûr. Continuez votre lecture, je vous prie.

—Un moment, dit Warden suppliant ; Clinton m'excusera, bien sûr. Y a-t-il des lettres, Browne ?

—Pas une seule intéressante, répondit le secrétaire d'un ton décidé.

—Laissez-moi y regarder, mon garçon.

—Mais M. Clinton lit ?

—Non, nous n'avons pas encore commencé.

—Oh, vraiment ? répondit l'autre d'un ton entendu. Eh bien, les voici, mais je vous assure qu'elles ne renferment rien d'intéressant.

—By George ! s'écria Warden, parcourant le paquet volumineux et ne remarquant pas du tout l'expression défective de l'auteur troublé, by George ! beaucoup de dames ce matin en tous cas.

—Rien que des demandes de fauteuils ou d'engagements, expliqua Browne d'un ton bref.

—Bonnes demandes d'engagements ?

—Pas le moins du monde. Amateurs à la mode.

Se rejetant au fond de son fauteuil, Warden fourra ses mains dans ses poches, et encore une fois en fit bruyamment sonner le contenu, tout en disant joyeusement :

—Ainsi que je vous en faisais la remarque tout à l'heure, Clinton, vous vous décideriez difficilement à accorder votre crédit aux gens qui vous écrivent pour engagements. Vous vous souvenez de la fille borgne qui n'avait point de menton, Browne ? Celle qui eut le toupet d'envoyer sa photo ? Ha ! ha ! A propos, où est-elle cette photo ? Je dois l'avoir quelque part ?

Sautant sur ses pieds, il se tourna du côté d'un secrétaire ; mais, avant qu'il eût pu faire un pas, Browne lui posa la main sur le bras :

—Voyons, Warden, dit-il, M. Clinton ne tient pas à voir cette horrible chose.

—Je suis sûr du contraire, reprit l'autre innocemment : c'est une vraie curiosité.

—En tous cas, donnez-lui le choix, proposa le secrétaire.

—Je ne crois pas avoir envie de la voir en ce moment ; merci tout de même, dit Clinton d'un ton rauque.

—Oh ! *all right*, c'est votre affaire, vous ne savez pas ce que vous perdez, voilà tout, assura Warden d'un air légèrement contrarié, en se rasseyant. Cette fois-ci, Clinton, je suis prêt. Avant de commencer, pourtant—où est le vent Browne ?

—A l'ouest.

—Bien ! j'aurais pu le savoir sans le demander. Je me sens tout à fait dans mon assiette, ce matin. Vous ne sauriez vous imaginer quel effet les changements atmosphériques ont sur moi, Clinton ; je ne suis bon à rien quand le vent est à l'est. A ces moments là, je ne suis qu'un encombrement sur la terre. Le fait est que mes nerfs sont accordés trop haut, absolument trop. C'est mon tempérament artistique, je suppose. *Lord bless me*, quelle vie je menais à ma pauvre mère lorsque j'étais enfant. Avant l'âge de douze ans, j'ai eu la rougeole, le croup, la fièvre scarlatine, la petite vérole.

Browne se mit à tousser.

—Je vous demande pardon, parliez-vous, Browne ?

—Certainement non, répondit le secrétaire avec dignité : j'attends que M. Clinton commence.

—De fait, oui, opina Warden d'un ton aimable. Je vous prie de m'excuser cette fois encore, Clinton. Voyons maintenant.

La voix de Clinton trembla un peu, tandis que d'un air soulagé il recommença :

—Scène, intérieur de salon à...



L'embrassant à plusieurs reprises, il se mit à sautiller à travers le salon.—Page 501, col. 1

Pour la seconde fois la porte s'ouvrit et une dame entra. Les nerfs de Clinton commençaient à l'agacer désagréablement, mais en dépit de sa position incommode il remarqua que la nouvelle venue était charmante et qu'elle ressemblait d'une façon frappante au fameux directeur. Très paisiblement elle prit sa place au bas de la table, en faisant un geste pour montrer qu'elle remarquait la nécessité de garder le silence. Saluant poliment l'auteur, elle esquissa un baiser à l'adresse de son père, fit un familier signe de tête à Browne et alors, sans faire le moindre bruit, se servit à manger. Mais il n'y avait pas moyen de retenir Warden.

—Ah ! Dolly, mon amour, s'écria-t-il chaudement, vous êtes en retard, ma petite femme. Vous êtes bien aujourd'hui, mignonne ?

—Tout à fait, père, merci, répondit vivement Mme Somerset.

—Voici ma fille, Clinton, continua Warden, en la regardant avec amour et orgueil. M. Clinton est venu lire une pièce, ma chérie.

—Je sais, je regrette d'avoir interrompu, dit la dame, se tournant gracieusement du côté du jeune homme. Continuez, je vous prie.

—Un moment, Clinton. Je suis bien content que vous soyez ici, ajouta Warden, tout en passant avec empressement les toasts et le hachis, parce que vous allez pouvoir donner votre opinion sur la pièce. Je vous assure, Clinton, que Mme Somerset a un jugement très droit. Son goût a été cultivé avec beaucoup de soin. Elle a lu toutes mes pièces, et j'ai même altéré certaines scènes d'après ses suggestions.

Il se rejeta de nouveau dans le fond de sa chaise, et allongeant ses petits pieds bien soignés, remua sa menue monnaie et ses clefs, et sourit gentiment à sa charmante fille :

—Vous vous rappelez cette scène du *Scorpion humain*, Dolly ? demanda-t-il, en accompagnant sa question d'un clignement heureux de ses yeux bruns, semblables à ceux d'un oiseau.

Rougissant avec grâce, Mme Somerset jeta un rapide coup d'œil au visage rapidement pâissant de Clinton, et répondit en fronçant gentiment les sourcils du côté de son père, inconscient de ce trouble :

—Oui, chéri, je m'en souviens. Voyons, M. Clinton, je vous en prie, continuez. Si vous n'en êtes pas rendu loin, je comprendrai certainement le sens de votre pièce.

—Oh ! nous n'en sommes pas loin, s'écria le père, naïvement.

—Seulement à la description des caractères, interposa Browne d'un ton qui en disait long.

—Oh ! s'écria Mme Somerset, semblant douter.

—C'est heureux, n'est-ce pas, continua Warden. Vous plairait-il de recommencer les caractères, Clinton, à cause de ma fille ?

—Certainement, répondit Clinton avec empressement. Mme Somerset me fait l'honneur de s'intéresser à ma pièce.

Le cœur plus léger, il leva son manuscrit et lut :

“ Le Révd Félix Findlater ; Frédérick Hammer Joseph, homme de pied ; Marjorie Findlater ; Sybil Findlater ; Emma, servante.”

Warden se plaça les bouts des doigts ensemble, et fit un signe approbatif de sa tête blanche.

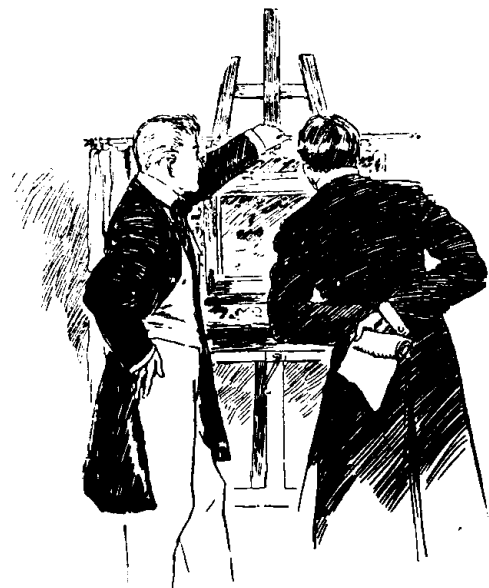
—Petit groupement gentil et compact. Trois hommes et trois femmes.

—Oh ! ah ! j'aurais dû expliquer, interposa Clinton ; Sybil Findlater est une enfant.

—Une enfant ! A la bonne heure ! s'écria Humphrey Warden avec enthousiasme. Vous aimez beaucoup les enfants, Clinton ?

—Beaucoup, répondit l'auteur vivement.

Le visage luisant de plaisir, Warden se leva rapidement et, allant à la porte, l'ouvrit.



Que pensez-vous de ce tableau ? demanda Warden.
Page 502, col. 1

—Sophie, apportez Miss Mabel, appela-t-il.

Puis, se tournant du côté de Clinton, il continua :

—Si vous aimez beaucoup les enfants, vous devez voir ma petite fille.

Un sourire vague errant sur sa physionomie pâle, Clinton replaça son manuscrit sur la table ; mais il ne parla pas : il ne le pouvait pas.

— Père, dit Mme Somerset d'un ton ferme, je vous en prie, n'appellez pas Sophie, je lui ai dit de ne pas amener Mabel ce matin.

— Mais, ma mignonne, s'exclama le père, l'enfant vient toujours nous dire bonjour. J'ose dire que la chère petite âme doit se trouver en grande détresse d'être empêchée d'entrer. Elle ne nous embarrassera pas une minute ; d'ailleurs, Clinton aime beaucoup les enfants. Ah ! la voilà ! Voici ma petite chatte ! Venez ici, venez à grand-père, Mabel !

Mais avant que la petite fille aux cheveux dorés eût pu obéir à sa requête, la jeune mère prit sa petite main dans les siennes et dit d'un air de douce sévérité :

— Allons, Mabel, embrassez grand-père et allez bien vite retrouver Sophie, parce que nous sommes occupés.

— Oh ! mon Dieu, dit en riant Warden, avec une grimace pleine de bonne humeur : oh, mon Dieu, maman est bien en colère ce matin, n'est-ce pas ?

Soulevant l'enfant, il caressa avec amour la tête blonde. Ça, c'est ma *darling*, murmura-t-il en retenant la petite joue sur la sienne. Allons, Mabel, un bonjour—et un baiser à Brownie ; les vieux amis d'abord.

L'enfant courut au secrétaire, qui la soulevant, l'embrassa à la hâte et se rassit.

— Halloa ! s'écria le directeur, un drôle de becquet, hein, mon bijou ? Ça ne fait rien, *birdie*, en voilà un autre à la place.

L'embrassant à plusieurs reprises, le petit homme se mit à sautiller autour de la salle, portant toujours l'enfant, qui riait et criait de plaisir : rapprochant sa tête ensoleillée de celle de son grand-père, les fils d'or et d'argent s'entremêlaient. C'était un joli tableau ; tous deux étaient tellement heureux ! mais aucun de ceux qui les regardaient ne l'appréciait. Tout à coup, hors d'haleine, Warden s'arrêta à côté de Clinton.

— Maintenant, Mabel, dit-il en respirant avec peine, un bonjour et un baiser pour M. Clinton, ma mignonne.

— Père, cria Mme Somerset en s'avancant.

— Bêtise, Dolly, répondit le père. Clinton aime beaucoup les enfants. Voyons, ma petite chatte.

Affreusement mal à l'aise, l'infortuné auteur se leva ; mais son visage respirant la misère n'était pas encourageant, et après un coup d'œil, Mabel se détourna ; et, serrant fortement son grand-père par le cou, cacha son visage sur l'épaule de celui-ci.

— Allons, allons, Mabel, voilà qui est vilain ? dit Warden, en frémissant de plaisir ; le monsieur attend. Voyons, mignonne, faites comme grand-père vous dit.

Mais le baby se serra encore plus, et le visage de Warden devint très grave.

— Mabel, continua-t-il vivement, embrassez M. Clinton ou je me fâche.

Rougissante de plus en plus, Mme Somerset s'approcha de son père :

— Père chéri, plaïda-t-elle, pour l'amour de moi, permettez que l'enfant s'en aille. Elle a des dispositions à être absolument mauvaise, ce matin.

Warden secoua la tête et s'efforça de paraître sévère.

— A plus forte raison ne faut-il pas lui céder, remarqua-t-il d'un ton ferme. Mabel, embrassez M. Clinton tout de suite ! Clinton, veuillez approcher votre visage un peu plus.

Avec la sensation d'une douche d'eau froide lui coulant dans le dos, le malheureux avança sa figure décomposée ; mais l'enfant, ayant jeté un coup d'œil de son côté, commença à pleurer de toutes ses forces et même à donner des coups de pied, si bien que son grand-père perdit patience.

— *Hang it all* ! s'écria-t-il d'un air animé ; cette enfant devient trop obstinée à la fin. Mais je ne me laisserai pas battre par elle. Venez ici, Dolly, et faites-la faire ce que je lui commande. Oh, ne bougez pas, Clinton, tenez votre visage tel qu'il est.

Clinton commença à chanceler sur ses pieds, et Mme Somerset, les yeux animés, arracha l'enfant à son père légèrement irrité, et la mit dans les bras de la bonne, lui criant d'un ton rude :

— Emmenez-la tout de suite ; tout de suite, Sophie,

entendez-vous ? Je regrette, père, d'intervenir, continua-t-elle plus doucement, mais, chéri, rappelez-vous que l'affaire de M. Clinton est importante.

Tout à fait revenu à sa bonne humeur, Warden se tourna vers le jeune homme ému :

— Mon cher garçon, dit-il, il faut que vous me pardonniez : cette petite coquine est comme la prunelle de mon œil : *bless her* ! Maintenant, Dolly, vous êtes priée d'écouter : ne causez pas.

Browne étouffa une folle envie de rire, et Clinton recommença avec incertitude :

— Intérieur de salon chez M. Findlater. Appartenance ornée avec goût. Portraits de famille sur la muraille. Au-dessus de la cheminée un morceau de maître.

— Des tableaux ! Un morceau de maître ! A la bonne heure, s'écria Warden, en faisant sonner avec bruit sa menue monnaie. Aimez-vous beaucoup les tableaux, Clinton ?

Mme Somerset et Browne toussèrent simultanément, et l'auteur intimidé leva les yeux, mais il ne sut deviner ce que signifiaient leurs signaux et leurs mouvements de tête.

— Oui, répondit-il, d'un ton lugubre, oui j'aime beaucoup les tableaux.

Warden se leva et marchant gaiement vers le chevalet, retira le rideau et découvrit une peinture absolument incompréhensible, imitation détestable d'un artiste bien connu, barbouillages inintelligibles de jaune peints sur un fond noir impénétrable.

— Si vous êtes amateur de tableaux, voici quelque chose qui vous ravira, s'écria Warden passionnément. Voyons, que pensez-vous de ceci ?

Le jeune homme hésitait.

— Je n'appelle pas cela un tableau, continua Warden.

— Non, moi non plus.

— C'est un poème, monsieur, ce n'est pas un tableau. Je l'affirme, et vous trouverez que je ne me trompe guère en fait d'art. De fait, je suis un critique d'art par nature. Je n'ai jamais pris de leçons, mais je connais exactement comment une chose doit être. Eh ! n'ai-je pas suggéré une douzaine de sujets, qui tous auraient pu faire grande sensation ! mais les peintres sont des gens drôles : ils ne semblent jamais disposés à emprunter des idées aux autres. Cette fois l'homme qui a fait cela est une exception : ce paysage est le résultat d'une suggestion à moi ; mais c'est un génie—je veux parler de l'individu—et pourtant il n'a encore jamais été exposé à la "Royal Academy."

Mais qu'y a-t-il là d'étonnant ? Songez seulement aux artistes heureux du jour—passez seulement leurs noms en revue.

— Père, interrompit Mme Somerset d'un ton désespéré. A moins qu'il ne continue, je vais oublier les noms des personnages de M. Clinton.

— *By Jove* ! oui, à propos. Ma chère, vous avez parfaitement raison. Clinton, il faut que je m'excuse encore une fois. Asseyez-vous, mon garçon. A propos, vous plaît-il de me donner un aperçu des sentiments des personnages, avant de commencer ? Cela aide beaucoup à comprendre une pièce. On ne laisse point passer les allusions.

Grandement rassuré, car Warden paraissait enfin avoir recouvert son calme, Clinton répondit très aimablement.

— Certainement. Le révérend Félix Findlater est un homme qui croit infiniment en sa personne.

— Je sais, dit joyeusement Warden, je sais, une sorte de personne tout à fait répréhensible.

— Un homme, continua Clinton, qui a toutes sortes de nouvelles théories et qui met la loi de côté quand il s'agit d'elles.

Levant la main en un geste excité, le directeur s'écria triomphant :

— *New ? Lay* ! (*) J'y suis à présent ! Cette pensée m'a tracassé tout le temps ; mais ces mots de votre pièce résolvent le mystère. Browne, où est votre œuf frais ?

(*) Il y a dans l'original anglais un jeu de mots qui ne saurait se rendre en notre langue. *New* signifiant nouveau et *lay*, mettre ou poudre. Warden prétend que ces deux mots, espacés dans la phrase de Clinton, lui rappellent l'œuf frais ou nouvellement pondu de Browne.—Note du traducteur.

— Je ne l'ai pas commandé aujourd'hui, père, répliqua Mme Somerset, vivement.

— Pourquoi, mon enfant, n'y en a-t-il point ?

— Oh si, reprit la dame, mais j'ai recommandé de ne pas l'envoyer, parce que M. Clinton lisait.

— Ma chère, vous avez eu tort, dit le père, d'un ton de tendre reproche ; voilà qui explique absolument le mauvais esprit de cette petite ange, tout à l'heure. Commandez-le tout de suite.

Mme Somerset vit Clinton déposer son manuscrit, les mains tremblantes.

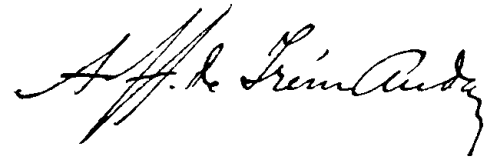
— Vraiment, je ne puis, dit-elle, d'une voix décidée.

— Eh bien, je vais le faire, moi, remarqua Warden, légèrement contrarié, en appuyant sur un timbre. Je suis sûr, ajouta-t-il d'un ton aimable, que Clinton a trop bon cœur pour s'en offenser. C'est une petite habitude, Clinton, et une jolie, aussi. Sophie, dit-il à la servante qui venait d'entrer, faites apporter à l'instant l'œuf de M. Browne.

— Bien, monsieur, il est cuit. La cuisinière n'a su qu'il ne fallait pas l'envoyer qu'après qu'elle l'eût fait cuire.

— Browne a eu une très vilaine maladie, il y a un an, Clinton, expliqua le directeur, ses yeux brillants se couvrant brusquement comme d'un nuage : nous pensâmes qu'il allait nous passer entre les doigts, *by George, we did* ! Et la première chose qu'il put manger après avoir refusé toute sorte de nourriture pendant des semaines, fut un œuf que le baby lui apporta au lit. Depuis lors, Mabel a toujours apporté, chaque matin, l'œuf frais de son cher Browne. C'est ce qui chagrînait la sensitive petite âme. Elle ne voyait pas pourquoi on lui enlevait ses privilèges. Curieux, n'est-ce pas ? Vos paroles, *new theories which he lays down*, m'ont fait me souvenir.

Encore une fois, la porte s'ouvrit, et l'enfant apparut, sa face de chérubin rayonnante de sourire, portant avec un grand soin un œuf dans une tasse d'argent.



(La fin au prochain numéro)

LA ROSE DU SOUVENIR

A l'heure que je préfère entre toutes, celle de mes évocations, j'aime à feuilleter, tantôt le livre vivant, toujours ouvert de ma mémoire ; tantôt le livre fermé, dans un tiroir, où je retrouve des souvenirs écrits, des portraits rapides qui me reportent aux heures les plus douces de ma vie.

C'est ainsi que l'autre jour je mis la main sur une espèce de journal écrit au courant de la plume et de la pensée ; et entre les feuilles duquel j'aperçus une petite fleur étroitement pressée entre deux feuillets jaunés.

Cette fleurette était autrefois de la tribu royale des roses que je reconnus malgré sa déchéance, et voilà que tout à coup, je me rappelle la main qui a arraché de sa tige cette reine infortunée, et les circonstances qui ont fait sa destinée, j'ose dire si douce, que dans le temps ses sœurs enviaient son sort, comme aujourd'hui encore, je l'abreuve de la rosée de mes regrets !

Oui ! celui qui, d'une main tremblante, cueillit cette fleur aux si vives couleurs, la pressa tendrement et me la donna, me dit qu'elle devait être : *La rose d'Espérance*, celle qui donne l'existence. Heureux de cet augure, je la pris et la déposai dans le livre où je viens de la retrouver.

Mais en la voyant si fanée, si flétrie, la pauvre petite, je puis dire à mon tour : " Comme le temps change ! Et la fleur d'espérance n'est plus que la rose du souvenir."

Les Ecureuils, novembre 1899.

ELMINA.

On ne manque jamais d'amis à table : on en trouve peu dans les moments difficiles de la vie.—THÉOGNIS.

A MES VERS

Dédié à M. Mistigris critique (?) au "Samedi"

*Ainsi donc, mes beaux vers, vers pleins de ma jeunesse,
Pleins de foi, pleins d'amour ; vers qui sonnez si bien
Quand je les lui prodigue entre quelque caresse
Et quelque baiser rude, on naît l'écho du sien ;*

*Ainsi donc, mes beaux vers, voilà qu'on vous condamne
Pour n'avoir pas en tout, la pureté de l'eau !
Vous n'avez pas de rime et moi, je suis un âne,
J'ai contrefait Musset, j'ai méprisé Boileau !*

*Vous n'avez pas de rime, ou mieux de rime riche ;
Vous êtes nés d'un Cris, sans compter, au hasard ;
Ma muse est la chanson populaire, elle triche,
Parce qu'elle est naïve et se montre sans fard !*

*Qu'importe ! Montrez-vous tels que moi je vous aime ;
Défiez le bourgeois d'un chant de liberté.
Ce que j'écris est moi, ce n'est pas un poème ;
C'est un sanglot d'amour vibrant de vérité !*

A. DEL H. W.

Montréal, 1899.

L'ENFANCE ET LA PRIÈRE

M. François Coppée a publié sous ce titre : *L'Enfance et la prière*, un émouvant article dont voici quelques passages.

M. Coppée évoque le tableau si touchant de la mère qui fait prier son petit enfant à son réveil :

Quelle douceur ! Elle prie avec lui, pour lui et par lui ! Ce sentiment de crainte respectueuse que nous inspire, parfois, la grandeur de la Divinité, elle ne l'éprouve pas à présent. Elle est pleine d'abandon et de confiance. Elle est certaine que Dieu exaucera les vœux que lui adresse une bouche si pure ; elle ne doute pas que Celui qui est la force infinie et la science absolue ne soit touché par tant d'innocence et de faiblesse. Et puis, il y a une mère là-haut, la sainte Vierge, qui est la source de toutes les grâces et qui saura bien obtenir ce que lui demande une autre mère par la voix balbutiante de son enfant !

Oui, vous êtes agréables à Dieu et vous prenez un sublime essor vers la gloire, prières de tous les chrétiens ! Hymnes liturgiques chantées par les prêtres, cantiques en toutes langues lancés à pleine voix par l'assemblée des fidèles, harmonieux orages des grandes orgues qui faites tressaillir la nef des cathédrales, chœur des pèlerins en marche vers quelque sanctuaire qui éveille les échos des montagnes, pieux sanglots des affligés auprès des tombeaux, plaintes douloureuses des âmes repenties, paroles enflammées de la religieuse ou du moine en extase dans sa cellule, oui vous montez jusqu'au trône du Tout-Puissant ! Mais avant tout, il est le Père : et dans l'immense, dans l'éternelle rumeur des voix qui le louent et le confessaient, il écoute aussi très tendrement, j'en suis sûr, les candides et presque inconscientes prières des petits enfants, pareilles à un confus ramage d'oiseaux.

L'homme qui, dans son enfance, sut prier, ne l'oubliera jamais. Les passions et les luttes de la vie, les révoltes de l'esprit et des sens, peuvent le conduire au doute, à l'incrédulité, que dis-je ! au pire excès de la négation et du blasphème. Une trace de la foi de son premier âge reste toujours au fond de son cœur, comme les caractères de l'ancien manuscrit sur le parchemin d'un palimpseste. Vienne la grande douleur, profonde détresse—physique ou morale. Oh ! comme il se rappellera tout de suite l'heure si lointaine où, agenouillé dans son berceau, il sentait, près de sa joue, la chaleur du visage de sa mère qui lui enseignait le *Pater* et l'*Ave*. Et, presque toujours, alors, il s'écroulera lui-même, se voilera la face de ses deux mains et poussera ce cri, qui sort naturellement du fond de l'homme : " Mon Dieu, ayez pitié de moi ! "

Ce cri, pour une âme naufragée—j'en sais quelque chose—c'est le phare qui luit dans les ténèbres, c'est le port, c'est le salut !

Aussi, j'éprouve une véritable colère contre les mal-fauteurs qui, pris d'une démence inconcevable, prétendent, eux-mêmes ont forgé le mot, " déchristianiser." Certes, il n'y parviendront pas. C'est la destinée

de l'Eglise d'être toujours militante en ce monde ; ses périodes de progrès et de décadence ne sont que des mouvements de flux et de reflux, et, en ce moment précis, nous sentons bien que le flot monte. Mais est-il, en vérité, une plus mauvaise action que de ravir au peuple la foi et la prière ? Car elles sont faciles à ces humbles, à ces simples de cœur—c'est même un de leurs privilèges—et elles y trouvent, mieux que nous autres, en qui repousse toujours la mauvaise herbe de l'orgueil, un admirable viatique pour le dur voyage de la vie. Hélas ! à l'heure qu'il est, un mal énorme a été fait, il s'aggrave toujours, et l'on nous prépare des générations de malheureux qui s'agiteront entre la révolte et le désespoir.

Comment ne pas s'alarmer devant un pareil avenir ? Comment ne pas s'indigner surtout à la pensée que ceux qui concourent à cette œuvre funeste ne sont même pas tous de bonne foi et que tel politicien bourgeois, prêt à voter tout ce qu'on voudra pour chasser Dieu de l'école, s'étonnerait que sa "dame" et sa "demoiselle" n'eussent pas de religion, comme il dit dans son plat langage ?

Puisse le fait que je lui signale aujourd'hui—ces innombrables enfants sans baptême, sans ombre de pensée religieuse—faire un peu rentrer cet homme en lui-même ; et si un soir, dans l'intimité de la famille, il se surprend à s'attendrir devant le tableau—toujours auguste et charmant—de sa femme faisant apprendre à son dernier-né quelque prière enfantine, puisse-t-il rougir de son hypocrisie et songer avec horreur que ce pain de l'âme qu'il accorde aux siens, il l'arrache aux pauvres gens !

FRANÇOIS COPPÉE.
de l'Académie française

LE JAPON ACTUEL

Le Japon ouvert aux étrangers.—Mariages japonais.—Nobles et paysans.—Nos belles Japonaises.—Caractères du peuple japonais.—Les petits Japonais.—Ecoliers modèles.—L'esprit et le corps.—Un peuple d'avenir.

Les menaces faites par le Japon à la Chine, au sujet du paiement de l'indemnité de guerre due par cette dernière puissance, la question, toujours en suspens, des îles Hawaï et les progrès de toute sorte réalisés par le peuple japonais, nous font un devoir d'étudier et de connaître cette nation si curieuse, qui aspire et paraît appelée à jouer un rôle prépondérant dans un avenir plus ou moins prochain. Le Japon est d'ailleurs à la mode.

On sait qu'en 1869, une année après la révolution qui donna le pouvoir au mikado, les étrangers pénétrèrent dans toutes les parties de l'empire. Beaucoup s'y fixèrent ; quelques-uns s'y marièrent. Les mariages étant temporaires dans le pays, ceux qui se décidaient à en goûter ne se compromettaient guère. Mais les Japonaises ont tant de qualités domestiques, elles savent

rendre leur intérieur si agréable, qu'elles réussirent à retenir leurs maris, et le provisoire devint ainsi définitif. Les enfants se confondirent de jour en jour avec la population nationale, et formèrent un tout de plus en plus homogène. Cependant, les uns prospérèrent mieux que les autres. Les enfants de Français et de Japonais sont beaux et robustes, alors que ceux qui ont pour pères des Anglais ou des Allemands, sont malingres et meurent de bonne heure.

Si intime qu'elle ait pu être, la fusion des éléments ethniques composant la nationalité japonaise actuelle laisse persister l'existence de trois types bien distincts : le type kourilien, le type mongolique et le type asiatique. Malgré la diversité des peuples qui habitent aujourd'hui l'archipel japonais, l'ensemble de la nation est très homogène et, à part les Aïnos du nord de Yédo et les Kouriles, la plupart encore sauvages, tout le peuple parle la même langue, subit les mêmes lois, pratique les mêmes usages.

Deux classes se reconnaissent anthropologiquement : celle des paysans et celle des nobles. La première porte l'empreinte du cachet oriental bien marqué, alors que les Japonais de noble origine ont la tête plus allongée, le front plus élevé, la figure plus ovale ; en outre, ils sont moins forts et ont la peau plus blanche. Les femmes sont réellement belles et rappellent les Européennes, mais à un degré moindre que les Aïnos, qui ont l'œil droit, tandis que les autres ont la fente palpébrale oblique et les paupières bridées, moins cependant que chez les autres peuples de l'Extrême-Orient. L'obliquité des yeux est plus prononcée chez les hommes de la classe noble que chez la femme de même origine. Les jeunes gens restent longtemps imberbes et, pendant leur adolescence, ressemblent, à cause de cela, aux jeunes filles de race blanche.

Tous les Japonais sont de petite taille : 4 pieds 10 pouces à cinq pieds ; leurs femmes sont encore petites, mais bien proportionnées, avec des attaches d'une grande finesse. Les hommes du peuple sont, de même que les Chinois, presque tous vigoureux et très résistants à la fatigue. La phthisie fait des ravages chez les hommes des classes supérieures.

Le peuple japonais est, de tous les peuples de l'Asie, celui qui se rapproche le plus du type européen, sous le double rapport des qualités et des défauts. Les Japonais sont des Français doublés d'Orientaux. Comme Orientaux, tout, en eux, est dominé par le sentiment de l'éternel, de l'absolu, de l'immuable. Par contre, ils sont doués d'une grande mobilité, d'une étourderie chevaleresque, d'un amour du luxe et d'un goût prononcé pour les modes et la musique. Ils tiennent du Malais pour le mépris du négoce, l'amour de la guerre, des aventures, des voyages. Ils ont également le goût du théâtre, de la représentation, et un profond respect pour la hiérarchie.

Ce sont d'actifs et laborieux chercheurs, doués d'appétits littéraires indiscutables, qui s'instruisent de la guerre et de la philosophie avec les Allemands, des



beaux-arts et de la littérature avec les Français. Leur intelligence se complait dans les vastes conceptions, qu'ils sont pressés de mettre en œuvre ; mais la constance leur fait défaut. Bref, ils sont quelque peu sceptiques, téméraires dans leurs entreprises, et pleins de présomption, mais généreux et chevaleresques.

L'exquise urbanité est de règle dans toutes les classes de la société japonaise. La liberté d'allures est, là-bas, une règle également générale. Les animaux eux-mêmes bénéficient de cette loi, précieuse entre toutes ; ils ne sont pas attachés, encore moins rudoyés et leurs maîtres les soignent avec affection.

Les enfants doivent être cités pour leur intelligence et leur égalité de caractère. Jamais ils ne sont battus, taquinés, ou contrariés ; aussi, sont-ils toujours de bonne humeur. Les parents châtient leurs enfants uniquement par des paroles et, dès l'âge le plus tendre, les reprennent comme s'ils étaient des hommes. Cette éducation, si différente de la nôtre, ne produit que de bons résultats. On peut en effet, admirer le respect et l'affection des enfants pour leurs parents. Si ces derniers, comme cela se fait souvent chez nous, abandonnent, dans leur vieillesse, leurs terres à leurs enfants, en échange d'une pension alimentaire, celle-ci n'est jamais marchandée ni reprochée.

Les nombreuses prières qu'on fait lire à la jeunesse sont de la poésie en action. L'enfant a-t-il une offrande à faire aux dieux ? on lui fait acheter un joli oiseau en cage, et, devant le sanctuaire, il lui rend la liberté, en le chargeant de porter ses vœux à la divinité. L'instruction étant gratuite et obligatoire, tous les petits Japonais vont à l'école. Turbulents, comme il sied à cet âge, ils suivent néanmoins la classe sans donner de signes d'impatience ou d'ennui. Celui qui serait surpris à bâiller ou à regarder en l'air, serait à peine puni ; mais son cas peu grave ici, serait, là-bas, considéré comme honteux par ses camarades. Pour les instituteurs, quel idéal !

Le livre bien fait et bien illustré est populaire au Japon, et les exercices corporels y sont en honneur. La sensibilité tactile des Japonais est proverbiale ; la plupart des artisans travaillent avec vingt doigts, utilisant ceux du pied pour manier des outils, des cordes ou des papiers.

A quelque point de vue qu'on se place, il faut considérer les Japonais comme un peuple d'avenir.

VICTORIEN MAUBRY.

LA LÉGENDE DE SAINT CHRISTOPHE

Avant d'être chrétien, saint Christophe se nommait *Offerus*. C'était une espèce de géant. Il avait un gros corps, de gros membres et une grande figure qui respirait la bonté.

Quand il fut à l'âge de raison, il se mit à voyager, voulait aller servir, disait-il, le plus grand roi du monde.

On l'envoya à la cour d'un roi puissant, qui fut bien content d'avoir un serviteur aussi fort. Mais un jour, le roi, ayant entendu un chanteur prononcer le nom du diable, fit aussitôt devant *Offerus* le signe de la croix avec terreur.

— Pourquoi cela ? demanda le brave serviteur.

— Parce que je crains le diable, répondit le roi.

— Si tu le crains, tu n'es donc pas aussi puissant que lui.

— Alors je m'en vais servir le diable.

Et *Offerus* quitta aussitôt la cour.

Après avoir longtemps marché, il vit venir à lui une grande troupe de cavaliers, dont le chef, qui était tout noir, lui dit :

— *Offerus*, qui cherches-tu ?

— Le diable, répondit-il.

— Eh bien ! Je suis le diable. Viens avec moi.

Offerus suivit le diable ; mais un jour, la troupe aperçut une croix sur la route et le diable ordonna vivement de rebrousser chemin.

— Pourquoi cela ? demanda *Offerus*.

— Parce que je crains l'image du Christ, répondit le diable.

— Si tu crains l'image du Christ, c'est donc que tu

es moins puissant que lui. Alors je veux servir le Christ.

Et *Offerus* quitta aussitôt le diable pour continuer seul sa route.

Il rencontra un bon ermite, et lui demanda :

— Où est le Christ ?

— Partout, répondit l'ermite.

— Je ne comprends pas cela, dit *Offerus*. Mais, si vous dites vrai, quels services peut lui rendre un serviteur robuste et alerte ?

— On sert Jésus-Christ par les prières, les jeûnes et les veilles, ajouta l'ermite.

— Je ne peux ni prier, ni jeûner, ni veiller, lui répliqua *Offerus*, enseigne-moi donc une autre manière de le servir.

L'ermite le conduisit alors au bord d'un torrent furieux et lui dit :

— Les pauvres gens qui ont voulu traverser cette eau se sont tous noyés. Reste ici et porte ceux qui se présenteront à l'autre bord sur tes épaules. Si tu fais cela pour l'amour du Christ, il te reconnaîtra pour son serviteur.

— Je veux bien le faire pour l'amour du Christ, répondit *Offerus*.

Il se bâtit donc une petite cabane sur le rivage, et il transportait nuit et jour tous les voyageurs d'un côté à l'autre du torrent.

Une nuit, comme il s'était endormi de fatigue, il entendit la voix d'un enfant qui l'appela trois fois par son nom. Il se leva, prit l'enfant sur ses épaules et entra dans le torrent.

Tout à coup, les flots s'enflèrent et devinrent furieux, et l'enfant pesa sur lui comme un lourd fardeau. *Offerus* déracina un grand arbre et rassembla ses forces ; mais les flots grossissaient toujours et l'enfant devenait de plus en plus pesant.

Offerus, craignant de noyer l'enfant, lui dit en levant la tête :

— Enfant, pourquoi te fais-tu si lourd ? Il me semble que je porte le monde.

L'enfant répondit :

— Non seulement tu portes le monde, mais celui qui a fait le monde. Je suis le Christ, ton Dieu et ton maître, celui que tu dois servir. — Je te baptise au nom de mon Père, en mon propre nom, et en celui du Saint-Esprit. Désormais tu t'appelleras *Christophe*.

Depuis ce jour, *Christophe* parcourut la terre pour enseigner la parole du Christ, et il fut selon l'opinion la plus répandue, martyrisé en Syrie, dans la persécution de Dèce, vers 251.

MONDANITÉS

Une gentille lectrice, à la veille de son entrée dans le monde, me pose diverses questions au sujet des bijoux.

Ceux-ci sont à la mode, comme peut-être ils ne l'ont jamais été. Cela tient à la vulgarisation des pierres et des perles imitées, au bon marché invraisemblable de la "camelote" qui met pour quelques centimes des broches, des épingles à la portée de toutes les bourses.

En ce moment une évolution est très marquée du côté du bijou d'or émaillé. On semble aussi vouloir abandonner les joailleries légères, et avec les manches au coude ramener les lourds bracelets d'autrefois.

La boucle d'oreille, très discrète, n'est pas indispensable. Elle a pour elle... les bijoutiers, contre elle les artistes.

Les bagues ornent tous les doigts au point de rendre le gant presque impossible.

Les colliers, les plaques de cou, de corsage, les rangs de perles, les chaînes, les broches, les épingles, les breloques, les montres agrafées, les boucles, les ornements de tête constellent les élégantes de la tête au soulier, car il n'est pas rare de retrouver un motif en strass sur le ruban de celui-ci. Vous dirai-je que même les jarretières, les agrafes du corset, les petits boutons de chemise sont d'un prix excessif ? Voilà la mode.

Maintenant, si vous voulez mon opinion person-

nelle, je ne la cache pas : Jeune fille, portez très peu de bijoux : rien de lourd ni de "riche." Les broches, épingles, boucles sont nécessaires à la correction de votre toilette actuelle. Un rien sur un ruban au cou, quand on a ses premiers corsages décollés. Une ou deux bagues, souvenirs d'amitié souvent. C'est tout. Jeune femme, ne vous écrasez pas de joyaux démodés. Nouveaux ou anciens, portez-les avec discrétion. Au besoin, faites démonter des pierres ; utilisez, en les modifiant, des objets qui ne s'adaptent plus aux usages courants.

Préférez la chose "unique" bien à vous, à tout le clinquant en circulation. Puis, à mesure que vient l'âge, le bijou de valeur s'harmonise avec les toilettes plus sérieuses. Il représente souvent le bon état social de la famille, la fortune acquise par le travail et l'économie. Il est permis de s'en faire gloire. Mais si l'on a de beaux "écrins," il n'en faut tirer les pièces qu'une à une, les porter à tour de rôle et ne pas transformer sa personne en un étalage ambulante.

NOS FLEURS CANADIENNES

AUBÉPINES OU SENELLIERS

...L'aubépine fraîche éclore
Pare les bords du chemin,
Parfume l'air qu'on respire,
Et son éclat semble dire :
Dieu sur nous étend la main
ANONYME.

Aubépine est un nom gracieux et le nom me faisait aimer la fleur avant de la connaître.

Quand j'étais petit bonhomme, je prenais un "plaisir extrême" à la lecture des contes en image d'Épinal, et j'enviais le sort des fées, des enchanteurs, des princes et des princesses qui se paraient de roses et d'aubépinas à propos de tout et à propos de rien. Je regrettais que l'on n'en eût pas dans ce pays.

Plus tard, je lisais que l'aubépine est la fleur du mois de Marie et de Jeanne d'Arc, et que dans les campagnes de France, on en coupait des bouquets, chaque jour du mois de mai pour décorer les autels de la Madone, et cela augmentait ma peine de ne voir rien de tel ici. Pour sûr, me disais-je, si nous avions cette plante, nous aurions conservé cette charmante coutume et nos autels auraient été couverts du "blanc frimas de ses fleurs."

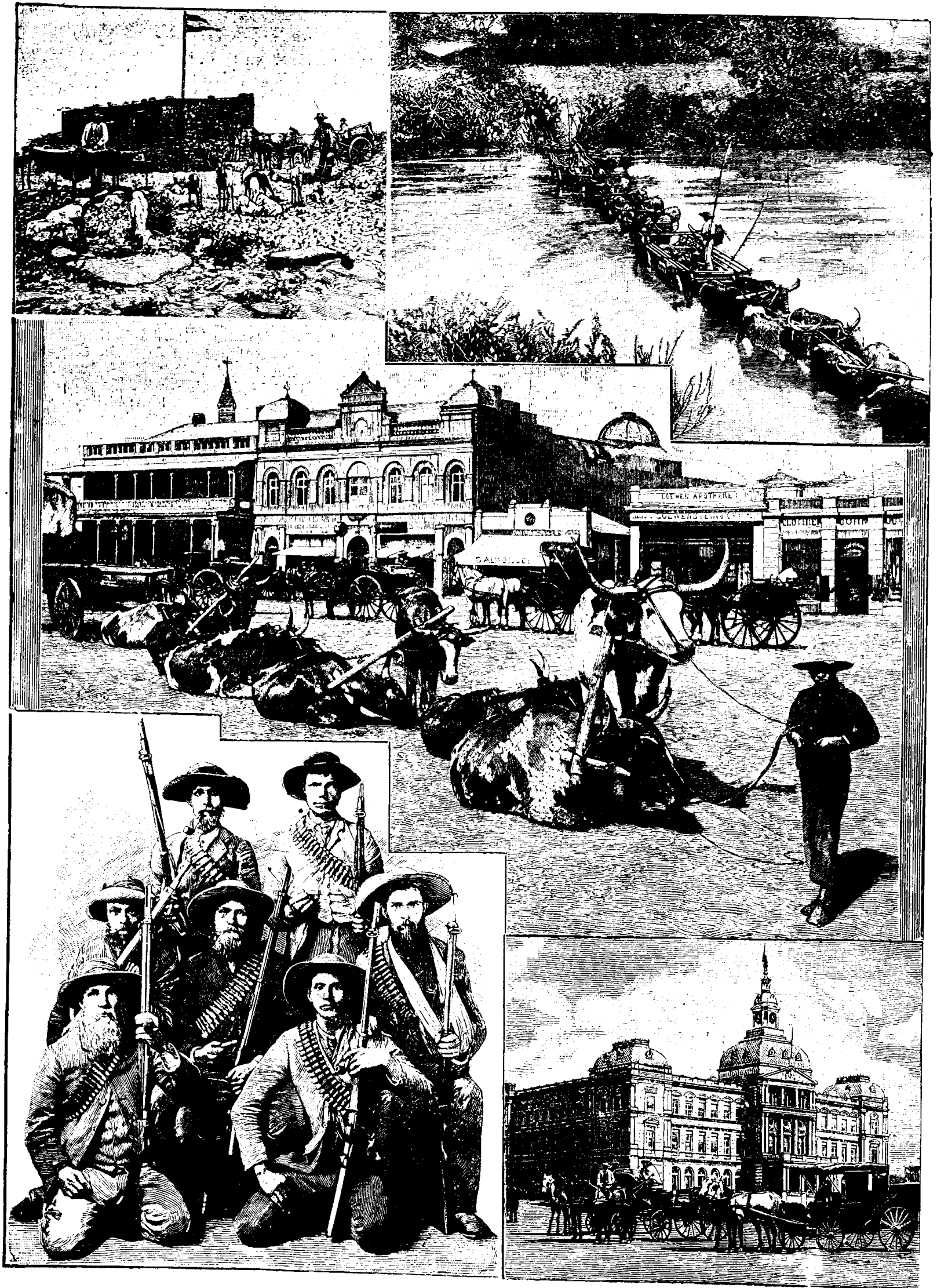


Cela m'attristait pour mon pays. Et quelle ne fut pas ma surprise, lorsque le hasard m'apprit que nous avions l'aubépine, mais qu'elle se cachait sous un nom populaire des moins poétiques : *senellier*.

D'où lui vient cette appellation ? D'autres plus savants peuvent vous le dire, sans doute, pour moi, je constate qu'il est très laid, et je ne m'en occupe plus.

L'aubépine est une proche parente du pommier. Son fruit charnu est agréable dans certaines espèces, mais il est petit. C'est un tort. Ses fleurs en corymbe, blanches et odorantes, sont d'autant plus gentilles, du moins à Montréal, qu'elles sont au nombre des premières à nous annoncer le retour des beaux jours.

E.-Z. MASSICOTTE.



Ferme fortifiée aux environs de Prétoria.—Passage de la rivière des crocodiles.—Une place de Johannesburg.—Un groupe de Boers faisant partie de la levée en masse.
Palais du gouvernement à Prétoria

LA GUERRE AU TRANSVAAL



1. W. Barolet, Président.—2. G. E. Clerk, Vice-Président.—3. N. Bourbonnière, Secrétaire.—4. A. Dion.—5. J. B. Laplante.—6. A. Meunier.—7. P. Leduc, Conseillers.
LE BUREAU DES ETUDIANTS EN PHARMACIE DE MONTREAL



SUR UN CHAT

*Reflets de jais ou de saphir ou d'émeraude
Qui tous font des trous d'or semblables dans la nuit,
Flamme mystérieuse et troublante qui luit,
Ce sont les yeux d'un chat qui dans la chambre rôde.*

*Après s'être blotti sur la couche bien chaude
Et dormi son sommeil de sage au pied du lit,
Il guette au jour l'éveil de son maître sans bruit,
Le chat joli qui fait ronron et qui minaud !*

*Un ruban clair au cou, les yeux mi-clos, heureux
S'il peut poser sa tête et faire l'amoureux
Indolemment sur les genoux de sa maîtresse...*

*Avec des yeux naïfs de fauve ou bien d'enfant
Sa tête a le doux air attendri d'un amant,
Réveur sans rêve, aimant la main qui le caresse !*

GEORGES BIDACHE.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris. Spécimen gratuit sur demande.

Une nouvelle forme de jupe est apparue tout dernièrement. Elle a un certain succès. Elle a la prétention d'être plus décente que celle qui l'a précédée, sans y arriver. Cette jupe est montée par des plis, mais ces plis sont piqués et aussi aplatis qu'il est possible par le coup de fer et par la piquete. Ils sont plus ou moins larges dans le haut et s'évasent vers le bas à partir du milieu de la jupe. La morale ne gagne pas grand chose à ces plis bien plaqués, aussi indiscrets que l'étoffe unie. Cependant, il est possible d'accommoder cette nouvelle forme avec le caractère sérieux des robes de deuil, en les arrêtant plus haut et en leur donnant la profondeur nécessaire pour qu'ils fournissent en bas l'ampleur indispensable à une jupe de toilette de deuil. Ce modèle, en tunique, est également très porté. Il sera très convenable en crêpe avec le corsage assorti.

Les personnes en deuil peuvent joindre à la robe à plis, la "capa" dont nous avons déjà parlé, qui remplacera avec avantage le châle, qui, du reste, ne se porte que dans les pays où le deuil est un uniforme si sévère qu'on n'oserait se permettre la moindre infraction envers son étiquette.

Une garniture dont on abusera cette hiver est l'effilé. Il conviendra aux robes de fin de deuil et de demi-deuil.

On commence à en mettre partout, d'abord en rangs étagés sur les jupes et les tuniques, puis sur les corsages, sur les manteaux, ensuite au bord des ceintures, au bord des cravates et au bord des écharpes, qui entourent les chapeaux. Ces franges, très souples, vont bien avec le genre mou et tombant des toilettes. Elles sont surtout d'une élégance remarquable, cousues au bas des jupes, lorsqu'elles balayent la haute laine des tapis.

Puisque nous sommes occupés du deuil au point de vue toilette, nous ajouterons qu'il est permis de porter du caracul et de l'astrakan et d'en garnir les robes de deuil en très petits dépassants. Les mouchoirs se composent de bandes de fourrure, alternant avec des bandes de crêpe plissés formant de jolies coquilles. Autre nouveauté, toujours pour deuil. Le tulle se mélange au crêpe dans les chapeaux ; cela donne plus de légèreté à l'ensemble et moins de dureté au visage. Il s'agit comme on pense, du tulle illusion et non du gros tulle grec, aussi lourd d'aspect que le crêpe.

Voilà, vont dire nos aimables abonnées, un deuil qui semble bien peu sévère ? Hélas, dans les grandes villes nous remarquons une tendance très accentuée à se débarrasser, le plus qu'on peut, de toutes nos contemporaines. Au point de vue de la mode, je suis obligée de dire ce qui se fait et se fera et il est certain que chacun, homme comme femme, s'arrange pour porter les deuils aussi courts que peu profonds.

Revenons à la mode et signalons un bien joli modèle de chapeau qui va faire fureur. Très simple, il se compose de coques de ruban de faille noire sur une forme lampion. Un autre modèle est en feutre gris clair, baissant un peu devant et entouré d'une draperie de panne de trois nuances de gris, chaque ton de gris, souligné de velours, plusieurs fois piqué d'une nuance changeante jaune orangé. Un gros chou en forme de fleur attache cette draperie. Ce chapeau rond est très habillé. Cette même forme un peu baissée devant avec un léger mouvement de relevé des côtés se garnira aussi de belles plumes amazone, c'est-à-dire très longues.

La fourrure se porte énormément. Sur les robes de velours et de drap, on l'emploiera en applications ajoutées, faisant corps avec l'étoffe, auxquelles on mêlera de belles broderies. Les corsages entièrement en fourrure auront un grand succès. On fera des empiècements, des gilets, de grands cols, des berthes en loutre, en martre, en astrakan, en caracul et en fourrure de fantaisie. C'est inouï ce qui se prépare de pelletteries, ayant très bel aspect et aucune valeur réelle. Enfin on garnira le bas des jupes de volants de fourrure en forme et de franges uniquement composées de queues de martre. Les grands renards resteront le tour de cou préféré des élégantes, quoiqu'il soit destiné à devenir très vulgaire, car les imitations à bon marché vont le mettre à la portée de toutes les bourses. A quinzaine, d'autres renseignements relatifs aux tissus employés pour les robes habillées.

BLANCHE DE GÉRY.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Une mer sans huîtres

La mer Baltique ne contient que peu de sel et les huîtres n'y peuvent pas vivre. On a déjà essayé bien des fois d'y créer des huîtrières, mais sans aucun succès. La dernière fois, on avait jeté dans une baie 50,000 huîtres de la mer du Nord. On ne retrouva que des coquilles vides.

Curieuse légende

Singulière légende citée dans la mosaïque historique et littéraire du *Musée des Familles*.

Le démon, racontent les Arabes, se présenta un jour à l'homme sous sa forme la plus effrayante, et lui dit :

— Tu vas mourir : cependant, je puis te faire grâce à l'une des trois conditions suivantes : tue ton père, frappe ta sœur ou bois du vin !

— Que faire ? pensa cet homme. Donner la mort à qui m'a donné le jour ? C'est impossible. Maltraiter ma sœur ? C'est affreux. Je boirai du vin.

Il but du vin, mais s'étant enivré, il maltraita sa sœur et tua son père.

Charles II et saint Antoine

Charles II, roi d'Angleterre, avait une grande confiance dans le bon saint Antoine. Pendant son exil à Cologne, on lui déroba, un jour, le peu d'argent qu'il avait avec lui. Sans délai, il envoya un de ses domestiques chez les Frères Mineurs, leur demandant d'invoquer saint Antoine en sa faveur. Le jour suivant, l'un des pères Franciscains traversait l'église, quand il vit un homme indiquer du doigt un confessionnal, puis se retirer sans prononcer un mot. Le Père entra dans l'endroit indiqué, et y trouva une bourse pleine d'argent qu'il alla immédiatement remettre au Gar-

dien. Cette bourse contenait exactement la somme qui avait été dérobée à Charles II. Ce prince a lui-même signé l'attestation de la véracité de ce fait.

De la manière de fumer les cigares

Il y a trois principales manières de fumer un cigare. Trois principales manières qui correspondent aux trois principaux caractères, ou humeurs de l'homme.

Celui qui serre son cigare entre les dents et l'y tient fixé, allumé ou non, est un monsieur agressif, exigeant, rapace, dont il faut se méfier.

Celui-là est un bon garçon, expansif, franc, agréable, qui fume son cigare d'une façon dégagée, le retirant souvent de ses lèvres et prenant plaisir à suivre les spirales bleues.

L'homme qui attend que le bout de son cigare soit orné d'un "faux-col" de cendre de plusieurs centimètres avant de le secouer, est considéré comme un être orgueilleux, vaniteux et frivole.

Maintenant, mesdames, pour consulter le caractère ou plutôt l'humeur passagère de ceux qui se nomment eux-mêmes nos seigneurs et maîtres, il vous suffira de regarder comment ils fument leurs cigares.

La fréquence de la rage

Grâce aux merveilleuses découvertes de Pasteur, on a maintenant une médication remarquable pour la guérison de la rage ; mais comme les inoculations ne réussissent pas toujours, et qu'il vaut mieux prévenir un mal que le guérir, on conviendra qu'on devrait bien prendre des mesures pour empêcher la propagation de la rage chez les animaux, et surtout pour mettre les animaux absolument hors d'état de mordre les humains. On y est parvenu complètement à Berlin, à Vienne, en Hollande, grâce à l'emploi obligatoire de la muselière.

Il ne faut pas croire que la rage humaine soit rare en France et spécialement à Paris ; pendant l'année 1897, dans le département de la Seine, il y a eu 1296 personnes mordues par des chiens ou des chats, et, sur cet ensemble, pour 222 personnes on a reconnu que l'animal était bel et bien enragé. On peut dire du reste que Paris et le département possèdent une population canine énorme, puisqu'on a saisi et conduit en fourrière 17,770 chiens errants, dont 16,097 ont été abattus, sans que la population à quatre pattes semble en avoir été diminuée le moins du monde.

Ce qu'on mange au Transvaal

Le Boer essentiellement sobre, consomme une grande quantité de riz, de maïs grillé et de bœuf séché au soleil, appelé *billong*. L'Européen, pour se reposer de la volaille et de la viande de boucherie, dont l'abondance et la qualité ne laissent rien à désirer, mange beaucoup de gibier. L'antilope, dont la chair, encore plus fine que celle du chevreuil, s'accommode à toutes sortes de sauces, arrive en quantité sur les marchés. Le Boer tire moins le gibier à plumes qui lui paraît trop facile à abattre ; on a néanmoins, en toute saison, une grande variété d'oiseaux, tous très bons et plus gros que les nôtres ; les pintades, faisans, dindons sauvages, etc. Le gibier d'eau est assez rare.

Le poisson, par contre, est un mets de luxe. Les huîtres viennent de Mozambique : elles coûtent au restaurant, 7 à 8 francs la douzaine.

Les légumes sont presque aussi chers que les huîtres. Un chou-fleur se vend couramment 2 fr. 50 à 8 francs ; la pomme de terre, peu répandue, vaut au début de la saison, 2 fr. 50 le kilo (2 lbs). Aussi mange-t-on beaucoup de conserves.

Diamants noirs

Bien que les plus importantes mines de diamants du monde se trouvent dans l'Afrique méridionale, le Brésil exploite plus de diamants dans cette partie du monde que dans n'importe quelle autre. L'explication en est aisée. Les diamants du Brésil sont noirs et ne son-

pas de l'espèce utilisée par les joailliers. La place où on les utilise surtout c'est au fond des mines, l'Afrique du Sud n'en produit pas mais ne pourrait guère s'en passer. Le diamant noir est la substance la plus dure qu'on connaisse. Ses avantages sont appréciés depuis une vingtaine d'années et on perfectionne chaque année leur emploi. Les diamants bruts sont fendus par un mécanisme jusqu'à ces derniers temps inconnu. La fente doit suivre le fil, sinon la moitié de la pierre est perdue. Chaque diamant est débité en cubes de diverses dimensions. Les cubes sont ensuite introduits dans des forêts en acier, si on les destine à percer des trous dans les rocs. C'est également ainsi qu'on fabrique les scies en diamant : les scies sont circulaires, chaque dent est un cube de diamant, on les applique à la scie d'acier au moment où celle-ci est en l'état de fusion. Le plus gros diamant noir connu a été trouvé récemment, il pèse 320 carats. Un musée l'a acquis pour 8000 livres sterling.

Les chiqueuses américaines

Si malgré l'incessant prosélytisme d'une société uniquement créée pour combattre l'abus du tabac, le sexe fort voue au *pétun*, comme l'appelaient nos pères, un culte qui va toujours en augmentant, le sexe faible ne rend pas un moindre hommage à l'*herbe à Nicot*, pour nous servir d'un autre synonyme du temps jadis. Il n'y a pas bien longtemps encore, nos grand-mères prisaient ; et cette habitude, destructive de toute coquetterie, nous devrions même dire de toute propreté se retrouve encore, paraît-il, dans certains ateliers d'ouvrières ou dans divers corridors d'ouvrières. Les Américaines, les Russes, et même les Françaises grillent à l'occasion une cigarette. Naguère, nous avons vu des vieilles pêcheuses du Pollet déguster avec ivresse des pipes savamment culottées ; nous avons même rencontré, dans des petits ports de Bretagne, de vénérables *sardinières*, à moustaches grises, qui chiquaient imperturbablement des carottes de tabac à faire reculer les marins les plus aguerris.

Mais, ce que nous n'aurions jamais cru, c'est que, dans une petite ville d'Amérique, la plupart des femmes recherchaient avec passion la *gomme à chiquer*.

Ne croyez pas qu'il s'agisse de ce caoutchouc qu'aujourd'hui encore nos écoliers des deux sexes s'amuse à mâcher, pour le convertir en une masse malléable, susceptible d'explosions inoffensives.

Non, la *gomme à chiquer* chère aux dames d'Augusta, ville du pays du Maine, est un produit dérivé de la térébenthine du sapin, d'autant plus estimé qu'il est de couleur blanche, soigneusement nettoyé et grevé par cela même d'un prix relativement élevé. Les vieilles écorces ne donnent qu'une matière brune, d'une saveur âcre et d'une odeur désagréable. Tout au contraire, la gomme récoltée sur de jeunes sapins est fort recherchée des chiqueuses pour sa couleur et son parfum.

Tout bien considéré, est-elle donc si ridicule, cette passion des Américaines pour les larmes térébinthacées de leurs sapins ? Qu'on se rappelle les coutumes de la Grèce antique. L'archipel de l'ionie fournissait à ses frères de l'Hellade une gomme résineuse, solide et brillante, récoltée sur les lentisques et parfumant l'haleine des élégantes ou des élégants qui la mâchaient.

Qui sait si les gracieuses misses américaines ne veulent pas remettre en honneur ces traditions d'un autre âge ?

Poignée de devinettes

— Qu'est-ce qui devient plus haut et plus beau quand la tête en est ôtée ? — *Un oreiller.*

— Qu'est-ce qu'on peut garder une fois qu'on l'a donnée ? — *Sa parole.*

— Qu'est-ce qu'un monsieur n'a pas, bien qu'il puisse le donner à une dame ? — *Un mari.*

— Quel est le mot français contenant cinq des six voyelles et une seule consonne ? — *Oiseau.*

MONUMENT NATIONAL

La représentation de *Gendre et Belle-Mère* a été superbe au dire de tous les spectateurs. MM. Duhamel et Emmanuel ont remporté un légitime et nouveau succès. Mme Chapdelaine, Mlles Reid, Holder ont aussi mérité des applaudissements de l'auditoire à plusieurs reprises. Cette pièce est une désopilante satire contre le divorce, et il faut l'avoir entendue pour s'en faire une idée. L'auditoire était considérable, cependant nous croyons que la direction ferait bien de répéter cette pièce bientôt, persuadé que nous sommes qu'un succès encore plus considérable accueillerait une seconde audition.

Pour le 7 septembre, on met à l'affiche *L'escamoteur*, grand drame en cinq actes par D'Ennery et Brésil. Nous y verrons des figures nouvelles. MM. V. Dubreuil et A. Ducharme, deux acteurs dont l'éloge n'est plus à faire y tiendront les principaux rôles masculins, ce qui ne peut manquer d'ajouter un attrait considérable à cette représentation. Du côté des femmes, Mme Chapdelaine, Mlles Longpré et Reid chercheront à gagner les faveurs du public.

Le drame est superbement charpenté, et les effets dramatiques y sont aussi poignants que les effets comiques y sont irrésistibles.

Il devrait y avoir foule à notre théâtre national, jeudi prochain.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois de NOVEMBRE qui a eu lieu samedi, le 2 décembre, a donné le résultat suivant :

1 ^{er} PRIX	No	16,723....	\$50.00
2 ^e	No	7,941....	25 00
3 ^e	No	29,135....	15 00
4 ^e	No	8,254....	10 00
5 ^e	No	37,348....	5 00
6 ^e	No	431....	4 00
7 ^e	No	25,729....	3 00
8 ^e	No	147....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

289	8 182	13,792	20 625	24,727	32 153
1,213	9,237	13,945	20 852	24 943	32 271
1 264	10,123	14,331	21 271	25,215	32,436
1,527	10,235	14 717	21,409	26,231	33,154
2,613	10 307	14,932	21,734	27,423	33,512
2,782	10,564	15,223	22 105	28,072	34,025
2,944	11,320	15,435	22 304	28,134	34,443
3,317	11,493	15 854	22,583	29,481	35,014
3,569	12,107	16,589	22 627	30,263	35 489
4,251	12,414	17 643	23,413	30,514	36 052
4,506	12,652	18,031	23,514	30 932	37,187
5 035	12,715	18,549	24,115	31,184	38,253
5,417	12 996	19,253	24,372	31,675	39,182
6,394	13,044	20,301	24 531	31,740	39,211
7,149	13 253				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de NOVEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

Alerte ! Voici l'Amour !

S'il ne t'a pas vu, cache-toi ; s'il ta vu, sauve-toi ; s'il t'attrape, défends-toi ; et, si tu peux le tuer, tue-le !... Ça fera un petit scélérat de moins.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

LE JOURNAL PRISONNIER

Étalez à plat, sur une table, un journal tout grand ouvert ; mettez au milieu une bouteille vide, mais, au lieu de la mettre debout sur son fond, comme on le fait toujours, posez votre bouteille debout sur son goulot c'est-à-dire la tête en bas.

Nous savons bien que dans cette position, notre bouteille sera renversée par la moindre poussée ; il suffirait de souffler dessus pour la faire tomber.

Or, voici ce que je vous propose : sans toucher à la bouteille, qui ne doit pas changer de place, il faut enlever le journal, et cela n'a pas l'air commode !

Chaque amateur essaie, à tour de rôle, de délivrer le journal prisonnier, mais ils ne réussissent tous qu'à faire tomber la bouteille, dont la chute est saluée par les rires de l'assistance.

On vous demande alors de montrer comment l'expérience peut se faire ; vous vous approchez de la table, vous prenez le bord du journal de la main gauche, par exemple, et en tenant le journal bien tendu, vous donnez sur la table, avec votre main droite, une série de petits coups de poing. A chacun de ces coups, le public voit le journal glisser sous la bouteille, sans que celle-ci change de place, et finalement, vous brandissez en l'air le journal que vous venez de délivrer ! Vous voyez que ce n'était pas difficile.

Quant à l'explication scientifique de ce joli tour, elle est tout aussi simple : à chaque coup de poing reçu par la table, la bouteille fait un petit saut imperceptible à l'œil des spectateurs, mais suffisant pour que le journal avance vers l'opérateur d'une petite quantité. En donnant les coups très rapidement, le journal semble se déplacer d'une façon continue, comme si aucun corps lourd n'était posé sur lui.

JEUX ET AMUSEMENTS

PROBLÈMES CHIFFRÉS

65 421 55 V28W0357 W94 65 Z2883 46W30 X560 89X4 XY Y5 7313413.

ÉNIGME

Je bois avec mon bec et ne suis point oiseau ;
Pour étancher ma soif, je n'avale pas d'eau,
Et n'imite jamais le charmant passereau
Qui se mire, orgueilleux, dans l'onde du ruisseau.
Pour ne point fatiguer vainement ton cerveau,
Lecteur, j'ajouterai, c'est la fin du rouleau,
Que tu me vois partout : sous l'aile du moineau,
A la ferme, à la ville, au palais, au hameau,
Et bien certainement aussi sur ton bureau.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 813

Métagramme.—Évacuation et évaluation.

GRAVURE-DEVINETTE



— On m'a dit qu'il y avait ici un homme dans une cuve.

— On m'a dit la même chose : le voyez-vous, lui ou sa cuve ?

Henry Morgan & Co.

Colonial House

Carré Phillips.

Maison Fondée en 1845.

NOUS : DESIRONS : RAPPELER : AU : PUBLIC
 Notre Catalogue d'Automne et d'Hiver
AINSI QU'IL LE
Supplément de Noël
 qui vient d'être publié.

Ces deux publications sont illustrées et contiennent d'utiles informations.

Les nombreux départements de ce grand établissement sont remplis d'une immense variété de marchandises destinées aux besoins de tous. Ces marchandises sont de la meilleure qualité possible pour le prix. Les **BAS PRIX** ne font pas le réel **BON MARCHÉ** et tous devraient se rappeler que la qualité et la durabilité sont les véritables preuves de la valeur.

Echantillons envoyés sur demande et toutes informations promptement fournies. Nos **CATALOGUES** sont envoyés gratis sur réception d'une carte postale. Ces livres contiennent toutes les informations nécessaires aux clients.

Henry Morgan & Co., Montréal.

CHOSSES ET AUTRES

—Le budget de la ville de New-York pour 1900 sera de \$90,779,972.

—On dit que les derniers costumes importés ont des petits bouffants sur le haut des manches.

—En cette saison, ce sont les lainages qui ont tout le succès. Le drap et la grosse serge feront florès dans toutes les nuances unies, classiques; le bleu marin est en assez grande vogue ainsi que le bleu Marchand, le hussard, le bleu Latour, le bleu hortensia.

—Les robes se font toujours très colantes. Nous aurons encore, cet hiver, les robes toutes plates, par derrière, bien que l'on essaie de ressusciter par derrière la jupe pour la rendre moins plate, le pli rond triple ou le pli évan-tail.

—Faut-il vous dire le dernier cri de la mode, pour la toilette des mariées? Eh bien, elle se fait en drap, mais en un drap soyeux, souple, exquis, semblable à du satin, et aussi cher que lui. Ce drap pastel se brode, se garnit comme de la soie et se drape merveilleusement bien, et est tout indiqué pour la forme de robe princesse toujours en faveur pour les mariées.

REMEDE DU PEUPLE "BROMA"

Guérit invariablement tous les maux amenés par le mauvais état du sang ou des nerfs affaiblis.

Goût agréable, prix des plus modiques, effets garantis, cure permanente. Se vend partout.

Méfi z-vous, n'acceptez aucun substitut.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les **LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS**. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's. sur chaque boîte.

L'HYGIENE DE LA JEUNE FILLE

Au sortir de l'enfance, la jeune fille traverse une période de transformations qui nécessitent, de la part de ses parents, une attention vigilante, car sa santé plus fragile comporte bien des ménagements et des soins d'hygiène spéciaux. Si leur mère, et, pour celles qui suivent des cours, les maîtresses sont raisonnables, elles les surveilleront à cette époque pour éviter le surmenage et leur feront prendre une nourriture plus fortifiante qu'à l'ordinaire: de la viande, du bouillon, des œufs, du lait, un bon verre de vin ou de bière, et, pendant six semaines ou deux mois on leur fera suivre un régime des **Pilules de Longue Vie** du Chimiste Bonard, qui ont pour effet de fournir au sang tous les éléments que lui enlèvent les tissus, les muscles et les os, au moment de la croissance et du développement. On trouve ces pilules merveilleuses, 50c la boîte, dans toutes les pharmacies et à la **Cie Medicale Franc-Coloniale**, 202 rue Saint-Denis, Montréal.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R.

L'hôtel le plus moderne et le plus honnêtement conduit du pays. Confort parfait et à prix populaires.

LE RIFLE, ECZÉMA, MAL DE BARBE et toutes les maladies de la peau, guéris en peu de jours par la **POMMADE ANTISEPTIQUE DU Dr RAMEAU.** Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Lecours, 370, rue Craig, Montréal.

Ventes extraordinaires

POURQUOI ?

Parce que le public commence à reconnaître que le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux Etats-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

Maison fondée depuis 25 ans

No 1712 rue Sainte-Catherine

Supplément du Petit Journal, et du Petit Parisien, \$1.25 franco par an. Un grand choix de journaux de modes avec patrons, paraissant toutes les semaines au prix de 5 cents chaque.

Le Soleil du Dimanche, les Annales Politiques et Littéraires, le Journal Illustré, le Journal des Voyages et l'Echo de la Semaine, 5 cents chaque.

Le Panorama Salon 1899, au complet. Pièces de théâtre, Monologues, Chansons, Chansonniers, etc.

L'Exposition de Paris 1900, paraissant toutes les semaines, 15 cents le numéro.

Les amateurs de littérature trouveront aussi un grand choix de volumes à louer. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris à des prix très réduits.

Une Poupée Grandeur Naturelle

Le linze des bébés habille- ra maintenant la Poupée.



Une des dernières nouveautés et qui plaira certainement aux petits. Par notre merveilleux procédé, nous avons reproduit une très grande Poupée, peinte à la main. L'exécution de cet ouvrage est scrupuleusement faite. Cette Poupée est faite pour être bourrée avec du coton, comme les directions l'indiqueront. La matière dont on se sert est un satin très fort qui ne déchirera pas — presque indestructible. On ne se sert que de couleurs à l'huile, qui ne s'altèrent pas. Au moyen du procédé Gusset, les pieds s'ouvrent en avant permettant à la Poupée de se maintenir debout seule. La Poupée a des cheveux d'or, des yeux bleus, des joues roses, le corps est en peau de chamois, les bas sont rouges, les souliers sont noirs.

Gratis à quiconque vendra six de ces Poupées nous enverrons gratis, sans aucune dépense, une de nos magnifiques pin-tures à la main 23 x 23. On peut aussi choisir dans plus de 30 modèles de dessins d'oreillers qui, une fois achevés, se vendent facilement \$1.00.

Chaque enfant aime une grande Poupée, mais, que dira-t-il d'une Poupée par-issant vivante **Envoyée franco contre 50c.** Aussi ménage de Poupée, ameublements de salons (6 morceaux) 35c., chambres à coucher (3 morceaux) 3c. envoyé franco par la poste. On prend des timbres de 1 et 2c. ou bons postaux.

AMERICAN ART NOVELTY CO.,

No. 2 W. 14th St., New-York.

Un PRÊTRE

de ROUSSEAU TROUVE LE SECRÈTE DE GUÉRIR ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE — MANGE D'ÉTÉ PETIT FIEVRES — ÉPUISEMENT — avec les **PILULES AN. ONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

Pôles à Rideaux, tous les genres.
 Séchoirs à Rideaux.
 Ustensiles de Cuisine, tous genres,
 Peintures préparées,
 Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
 Escabeaux grands et petits.
 Machines à Laver et Tordeurs
 Trappes à Rats.

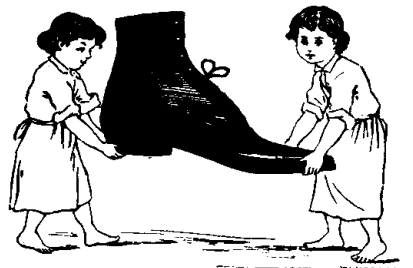
L. J. A. SURVEYER
 6 rue St-Laurent.

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.
PASTILLES DU Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port
 Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
 Adresse: B. Poste Boite 187. Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.



Les Besoins de la Famille

CHAUSSURES

Nouvelles, durables et élégantes, ne peuvent être nulle part mieux satisfaits que chez

RONAYNE FRERES

2027 Rue Notre-Dame

CARRÉ CHABOILLEZ, MONTREAL

Tel. Bell main 472.

JOURNAL DE LA JEUNESSE,

Recueil madame illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

ASSURANCE AVANTAGEUSE

Cela ne coûte qu'un sou par jour à n'importe quel âge pour être membre de la Caisse Nationale d'Economie. Les personnes désireuses d'en faire partie pour l'année commencée du 1er janvier 1899 doivent s'inscrire avant le 31 décembre prochain. Par conséquent les personnes qui profitent de cet avantage unique n'auront que 19 ans à attendre pour retirer une rente viagère de quelques centaines de dollars.

Pour tous renseignements, s'adresser à Arthur Gagnon Sec. Trés. Monument National, Montréal.

POUR LES MINEURS

La meilleure pharmacie pour le voyageur comprend toujours le *Baume Rhumal*.

LE CALMANT DU "BEAU MAL."

Depuis quelques années l'usage des sinapismes, des emplâtres s'est répandu avec la plus grande rapidité. On les emploie dans toutes les affections des reins, de la poitrine, de l'estomac, etc. En France, les sinapismes Rigollot jouissent d'une vogue sans précédent. On les prescrit dans tous les hôpitaux et les ambulances des armées de terre et de mer en sont abondamment pourvues. Le calmant du "Beau Mal" de cette terrible affection de la femme, c'est le "Female Plasters" du Dr J. Larivière. Son action est prompte, efficace et les douleurs se calment comme par enchantement par l'application d'un de ces emplâtres bienfaisants.

En vente dans toutes les pharmacies au prix de 25 cents, ou écrire au Dr J. LARIVIÈRE, Manville, R. I. Le docteur adresse à toutes ses clientes qui lui en font la demande une liste de questions sur les maladies des femmes.

Ayez toujours sous la main, mesdames, le "Régulateur de la Santé de la Femme" et les "Female Plasters" du Dr J. Larivière.

UNE MIÈRE D'OR "PILULES CARDINALES" DU DR ED MORIN

Toutes les personnes pâles et faibles, les filles travaillant dans les ateliers, et en général pour les personnes prises de pauvreté du sang ou ayant besoin d'un bon Tonique. Se vendent chez tous les marchands de remèdes. Écrivez nous si vous ne les trouvez pas.

COMMENT ON COMPROMET SA SANTÉ

On compromet sa santé par imprudence, par négligence, et l'on s'étonne arrivé à un certain âge, que les frais de médecin, que les notes de pharmacie nécessitées par une santé précaire prennent, d'année en année des proportions plus considérables. On devrait bien se pénétrer de cet axiome : que tout ce que l'on fait pour la santé n'est jamais de trop. Tels soins, telle petite dépense, qui paraissent inutiles au moment même, parce que l'on n'est pas absolument malade, se retrouvent plus tard, — surtout pour les jeunes, — au moment où l'on a besoin de toutes ses forces pour surmonter telle ou telle circonstance critique. Les jeunes filles sont sujettes à l'anémie ou appauvrissement du sang, à l'époque de la croissance ; à la chlorose ou anémie à l'époque de leur développement. En prenant chaque année, pendant une couple de mois, des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, elles régèneront leur sang et ne connaîtront jamais la maladie. Ces pilules se vendent 50c la boîte dans toutes les pharmacies et à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue Saint-Denis, Montréal.

The Jones Umbrella "Roof"

Put on in One minute. No Sewing

Fits any Frame.

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie ; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Adjustable," de 28 pouces (28 pcs. \$1.25; 30 pcs. \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure : **UMBRELLA ECONOMY**, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

Au plus Grand Magasin de Pelleteries et Fourrures

Du Monde Entier

C'est l'endroit par excellence pour l'achat de vos

Habits en Fourrures.

DES MILLIERS DE

Manteaux en Seal

ET EN

Mouton de Perse

Confectionnés d'après les dessins des meilleurs artistes de coupe dans toutes les grandeurs et pour toutes les tailles.

Notre Etablissement est une merveille.

Venez le visiter, amenez vos amis. La qualité et le prix plaisent à tous.



Chs. Desjardins & Cie

1538-1541 Rue Ste-Catherine, Montréal.

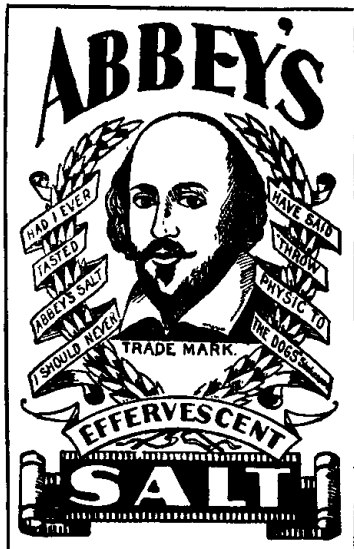
Une petite fente emplira un grand seau.

Ainsi une légère maladie ou une petite irrégularité du système détruisent toute la vitalité et toute l'énergie d'un homme vigoureux, si elles sont négligées. Cependant on dédaigne ordinairement ces petits maux jusqu'à ce qu'ils soient profondément enracinés dans le système.

L'usage quotidien d'

ABBEY'S EFFERVESCENT SALT

conservera votre sang frais, et votre système en parfaite condition. Les médecins le prescrivent et l'approuvent.



Le "Canada Lancet" dit :
"Ce médicament mérite tous les éloges qu'on en fait. Un échantillon est offert à chaque médecin et les rapports des hommes de l'art sont très favorables. Il n'y a pas de doute que l'usage quotidien d'Abbey's Effervescent Salt se recommande comme un moyen puissant pour prévenir et éloigner les attaques de maladie."

LA PENSÉE DE NOËL

nous fait sonner naturellement aux cadeaux de Noël.

Nous avons deux magasins remplis de beaux meubles, c'est ce qu'il faut exactement pour cadeaux de Noël.

Venez voir nos prix spéciaux de Noël.

RENAUD, KING & PATTERSON

HAUT DE LA VILLE :
No 2442 rue Ste-Catherine
BAS DE LA VILLE :
No 652 rue Craig

CHOSSES ET AUTRES

— L'île de Java fait un commerce annuel de \$250,000,000.

— La flotte allemande compte 17 cuirassés et 45 croiseurs.

— Le *Boston Herald* estime que la guerre du Transvaal coûtera plus de \$100,000,000 à l'Angleterre.

— Du 1er mai 1898 au 30 juin 1899, l'armée américaine a perdu dans les campagnes de Cuba, Porto-Rico et aux Philippines 10,076 soldats, tués, morts de blessures ou de maladies.

— Vu le ton hostile de la presse française, la reine Victoria a décidé de ne plus passer l'hiver en France. Sa Majesté ira, cette année, en Italie. D'un autre côté on annonce que la reine Wilhelmine de Hollande a notifié le gouvernement français qu'elle avait l'intention, de passer six semaines à Paris, pendant l'Exposition. Il y aura compensation, comme on peut le voir.

LECTURES POUR TOUS

Le livre mensuel impatiemment attendu tous les mois par des milliers et des milliers de familles, vient de paraître et les *Lectures pour Tous* sont aujourd'hui dans toutes les mains.

Le numéro de novembre que met en vente la Librairie Hachette présente un ensemble qui lui méritera la faveur croissante du public et tous, petits et grands, voudront lire : La journée d'une jeune fille noble au temps des croisades, par Gaston Paris, de l'Académie française ; L'école de la vie ; Universités anglaises et américaines ; Une vengeance ; Jacko contre Jack ; A la cour du Négus Ménélik ; Rubens, sa vie et son œuvre, par Emile Michel, de l'Institut ; Chasseurs de fourrures ; Le fakir ; Valsette rose, musique ; La bavarde, nouvelle ; Pour être dignes de vaincre.

— Le numéro, 50 centimes. — Abonnements : Un an : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr. ; Etranger, 9 fr.

En vente chez Fauchille, 1712, rue Ste-Catherine, Montréal.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers
MUNN & Co. 381 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Regain de Vie.

C'est une constante pensée, pour ceux qui souffrent, de savoir que les savants consacrent leur vie à étudier la nature pour lui dérober les éléments reconstituants et vivifiants dont leur pauvre constitution affaiblie et anémiée a tant besoin. Il y a savant et savant, comme il y a remède et remède. Que de fois on a été trompé ! Pendant des mois, et peut-être des années, on a suivi un traitement, absorbé drogues sur drogues... pour arriver à quoi ? A voir sa santé dans le même état de délabrement, sinon plus mauvaise. Or, voici que le chimiste MILTON, dont la renommée est aujourd'hui universelle, a composé une pilule qui, dès les premiers jours, a été nommée par un éminent écrivain médical **LA SANTÉ A BON MARCHÉ.**

Vous tous qui souffrez, Femmes Pâles et Faibles, Filles ou Mères de Famille, Hommes qui avez surmené votre jeunesse, Jeunes gens qui êtes imprudents, la PILULE MILTON vous est offerte comme la panacée qui vous débarrassera des maux de tête, palpitation du cœur, des gonflements des jambes et de cette torpeur générale qui détruit l'appétit, arrête le fonctionnement des organes digestifs et rend le sang impuissant à activer le fonctionnement général de l'organisme.

Femmes, il vous faut recouvrer cette vitalité qui régularise les époques toujours délicates qui permettent aux fonctions pénibles de votre sexe de s'accomplir sans fatigue, sans prostration, sans abattement pour vous.

La PILULE MILTON est considérée comme le dernier mot de la science pour répondre à ces besoins nombreux qui ont été créés chez tous, hommes et femmes, par les abus des ancêtres et par ceux que nous commettons nous-mêmes.

Demandez à votre pharmacien les MILTON INVALID PILLS, ou écrivez à la MILTON DRUG CO., 824, rue St-Laurent, Montréal. Prix : 25c la boîte ; 6 boîtes, \$1.25 ; 12 boîtes, \$2.50. Expédiées franco sur réception du prix.

La Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de huit dollars et un bonu de deux dollars par action, sur le capital de cette institution, ont été déclarés et seront payables à son bureau principal à Montréal.

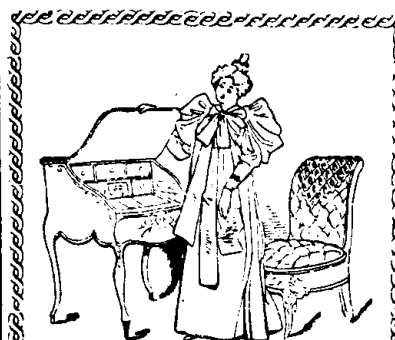
Le et après Mardi, le 2 Janvier prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 15 au 31 décembre prochain, ces deux jours compris. Par ordre du bureau des directeurs.

HENRI BARBEAU

Gérant.

Montréal 30 novembre 1899.



D'ici au 15 Décembre prochain, en vue d'activer la vente et de faciliter à nos clients leurs achats de Meubles pour

Cadeaux de Noel et du Jour de l'An

Nous avons décidé d'accorder indistinctement à toutes les personnes qui achèteront des Meubles,

UN FORT ESCOMPTE SPECIAL

Nous conserverons les meubles en magasin pour les livrer au moment voulu, à la convenance de nos clients.

Venez examiner les meubles nouveaux que nous venons de recevoir pour les FETES, vous serez les bienvenus.

N. G. VALIQUETTE

1541, 1547, 1552, 1554,

Rue Sainte-Catherine, Montréal.

Un jupon est facilement abimé. Il accroche quelque chose — la bordure cède, la jupe déchire et le raccommodage ne lui rend pas son premier cachet.

...Le CORTICELLI SKIRT PROTECTOR (Protecteur de jupon) est fort, résistant, protège contre la poussière, garde à l'étoffe sa souplesse, il est teint de façon à convenir à n'importe quelle nuance ; il se coud à plat dans une ou deux coutures. Il épargne la robe, la chaussure — c'est un braid protecteur — se vendant partout à 4 cts la verge. Le seul véritable est marqué de cette étampe

Corticelli

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -:- -:-

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières. — Tous Genres. -:-

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée — donnez-lui "DORMOL" — ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

MON JOURNAL. Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain Paris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

— Sommaire de *La Grande Revue*, numéro du 1er novembre : Fragments d'un journal intime, publiés par M. Gabriel Monod, par J. et A. Michelet ; La romance du temps présent, par L. Daudet ; Education et révolution, par G. Séailles ; Jours d'été. — Souvenirs de jeunesse, par A. Theuriot ; Le parlement de Paris. — Son rôle politique sous le règne de Henri IV, par E. Glasson ; Un trottin de l'an VII. — Histoire de l'armée d'Egypte, 1798, par E. Guillon ; Balzac amoureux, par H. Bordeaux ; Tristan et Iseult. — La genèse de l'œuvre, par H. Imbert ; Chronique (impressions d'Italie), par M. Théaux.

Abonnement : Etranger, un an : 36 fr ; six mois : 19 fr ; trois mois : 10 fr. Bureau : 11, rue de Grenelle, Paris.

UN NOMBRE INFINI

De voix proclament la supériorité du "VIN MORIN CRESO-PHATES" pour toutes les maladies de la Gorge ou des Pouxmons. Prenez-le sans délai. La grande vogue de cette préparation sans égale, a fait naître une foule d'imitations ridicules, sans aucune vertu curative, méfiez-vous en. Exigez formellement le "VIN MORIN CRESO-PHATES". Vous le trouvez en vente partout.

L'APPRENTISSAGE POUR LES JEUNES FILLES

Dans la classe ouvrière, la règle du travail s'applique à tout le monde. Les filles comme les garçons, apportent leur quote part au fonds commun. Il faudrait, cependant, autant que possible, éviter au moment du développement, de faire entrer les jeunes filles dans des places trop pénibles, ainsi que cela se fait trop souvent, ou de leur faire faire des travaux qui sont au-dessus de leurs forces, porter des fardeaux trop lourds, veiller tard, passer des journées entières dans l'eau froide ou à l'humidité. Ces abus des forces physiques entraînent facilement l'anémie, l'appauvrissement du sang. Il est vrai qu'avec les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonnard, le mal est facile à guérir et quand on ne peut pas empêcher le mal, on fera bien de le conjurer en prenant avant qu'il n'ait fait trop de ravages, ces excellentes pilules qui se vendent 50c la boîte dans toutes les pharmacies et à la 'le Médicale Franco-Coloniale, 202 rue Saint-Denis, Montréal.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis.

MONTREAL

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle.

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

Nouvelle vigueur chez l'homme



Nouvel entrain et nouvelle vigueur.
Nouvelle vie et nouvelle force.
Regain de mémoire et confiance.
Plus d'aptitudes aux affaires.
Nouveaux plaisirs.

Voilà ce que donne l'ELECTRICITÉ aux hommes faibles. La meilleure batterie électrique du Dr Sanden, sous forme de ceinture, est la méthode la plus facile et la plus scientifique à l'application du grand élément de vie, et fait son œuvre silencieusement et sûrement durant votre sommeil. Des milliers de nos citoyens ont été guéris. Prière de venir chercher nos recommandations ou écrivez pour avoir notre petite brochure illustrée et intitulée "TROIS CLASSES D'HOMMES." Elle contient beaucoup de renseignements des plus utiles aux hommes. GRATIS, par la poste ou au bureau.

DR M. SANDEN,
132, rue Saint-Jacques, Montréal.

Heures de bureau : 9 à 6 ; le dimanche, 11 à 1.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660
Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R.

ÊTES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie ; les sourds-muets sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,

596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell ; Main 2818.

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec,

MERCREDI, LE 20 DECEMBRE 1899,

Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de.....	\$10,000
1 ".....	4,500
1 ".....	2,000
1 ".....	1,000
2 ".....	600
5 ".....	200
20 ".....	60
66 ".....	25
100 ".....	40
200 ".....	20
300 ".....	12
500 ".....	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 ".....	12
100 ".....	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 ".....	4

3,500 Lots valant \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00. En vente partout

Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. T. Archambault, 175 rue St-Jean, Québec.

LE PLUS CÉLÈBRE TONIQUE LE

"BROMA"

Guérit les hommes et les femmes faibles, déprimés, nerveux, dyspeptiques, sans apétit ni sommeil.

Rend les couleurs aux jeunes filles pâles et anémiques.

Donne force et vigueur aux enfants faibles, scrofuleux et rachitiques. Ce remède se compose de principes médicamenteux forifants, est agréable au goût et se digère parfaitement, ne nécessitant aucun travail de l'estomac pour être absorbé. C'est une préparation scientifique destinée surtout aux personnes souffrant de maladies du sang et des nerfs. Ces maladies sont nombreuses dans le siècle où nous vivons, étant toujours graves et méritant les plus grands soins de la part des personnes qui en sont atteintes.

Voici quelques-unes de ces maladies : Faiblesse générale, Anémie, Chlorose, Tuberculose, Consumption, Épuisement nerveux, Prostration des nerfs, Dyspepsie, Maux de l'Estomac, du Foie et des Reins, perte de l'appétit, Palpitation du cœur, Douleurs dans le dos, la poitrine et le côté, Constipation, Scrofule, Rachitisme, etc.

SE VEND PARTOUT

N'employez que le BROMA pour toutes sortes de maladies et n'acceptez jamais aucun autre remède à sa place. C'est le seul qui peut vous guérir.

Monsieur Herménégilde Larouche, de Mille Vaches, Siguenay, éprouvait de vives douleurs dans le dos, la poitrine et les reins. Son appétit s'en allait petit à petit. Il était devenu pâle, faible et sans énergie. Il consulta le médecin, prit plusieurs remèdes sans se pouvoir guérir.

M. Larouche lut un jour, dans les journaux de Québec, une certaine guérison opérée par le BROMA. Cette guérison était si extraordinaire qu'elle lui donna la plus grande confiance dans ce remède — "J'en fis venir, dit-il, et commençai de suite à en prendre. Quelque temps d'usage suffit amplement à me guérir. Mes douleurs étaient disparues, mon appétit était bon, mon sommeil doux et réparateur. Je suis donc heureux de certifier ici que le BROMA seul a pu éliminer toutes mes douleurs, et me rendre vigoureux et plein de santé. Le BROMA est très agréable à prendre, se digère parfaitement et se vend à bas prix.

REGISTERED TRADE MARK
THE CELEBRATED ANTI-ASAPHE OINTMENT
AGAINST PILES
BY PROF. N. CODERRE

HÉMORROIDES

N'oubliez pas que le seul remède infallible à la guérison et la cure permanente des Hémorroides c'est

Le Célèbre ONGUENT ANTI-ASAPHE

du Prof. N. CODERRE

Prix 50c et \$1.00. 191 RUE BEAUDRY Essayez-le.

Sorel, Décembre 1895.

Cher Monsieur,

Après (5 ans) cinq ans de souffrances, j'ai été complètement guéri d'hémorroides saignantes en employant deux (2) boîtes du Célèbre Onguent Anti-Asaphe du Prof. N. Coderre, 191 rue Beaudry, Montréal, aucun autre remède n'avait pu me soulager.

(Signé) A. MAGNAN, Marchand de Provisions.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr., 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France.

NOUVELLES A LA MAIN

Un ivrogne à un passant :
—Pardieu, n'sieu, pourriez-vous me dire où demeure Bichu ?
Le passant qui le reconnaît :
—Mais c'est vous Bichu, parbleu !
—Je le sais que c'est moi, mais je sais plus où je demeure.

Le baron de Rapineau recevait pendant les dernières chaleurs la visite d'un sien ami, et après quelques mots de conversation il demande à son visiteur s'il veut accepter un rafraîchissement.
—Avec plaisir, cher ami, dit celui-ci qui mourait de soif.
—Très bien, lui répond Rapineau, je vais ouvrir la fenêtre.

Un officier de la marine anglaise disait dédaigneusement à Surcouf :
—Vous autres, corsaires, vous vous battez pour l'argent ; nous autres, nous nous battons pour l'honneur.
—Que voulez-vous, répondit Surcouf, chacun se bat pour ce qui lui manque.

Un bambin, pas plus haut que cela, fait des efforts sans succès pour atteindre la poignée de la sonnette à l'entrée d'un hôtel. Un monsieur qui passe le soulève un peu pour qu'il puisse sonner, et le petit tire de toutes ses forces.
Puis, se retournant vers le monsieur aimable, d'un sourire malin :
—Et maintenant, courons, Monsieur, les gens vont venir !

Les pompiers de Gonesse ont eu un banquet dimanche dernier. Au champagne, l'un d'eux se leva et porta le toast suivant :
"Aux dames ! Leurs beaux yeux allument le seul incendie contre lequel nous soyons désarmés."

C'EST LE BON

Comme remède pour la gorge et les poumons, rien n'approche du *Baume Rhumal*.

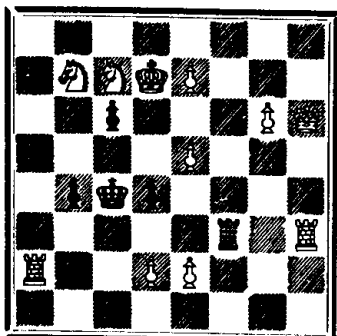
Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LAUMIE, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

LES ECHECS

PROBLÈME NO 208

Composé par M. E. Pradignat
Noirs.—5 pièces



Blancs.—11 pièces
Les blancs font mat en 2 coups

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G. F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAULT

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

10028

80-11-07

Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles. Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveuse.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.
Sont vendues AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tondeuses neuves, poseage de rouleaux et réparations de tondeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,
1171 Rue Ontario, Montréal.

succursale : 101 rue du Pont, Québec.



Dr Jos. Versailles

L. D. S.

Dentiste

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel. Bell East 843.

La succursale est ouverte : Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.



Avant l'emploi.

Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROLYSE

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incrustation des ongles soignée par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropradiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,427

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

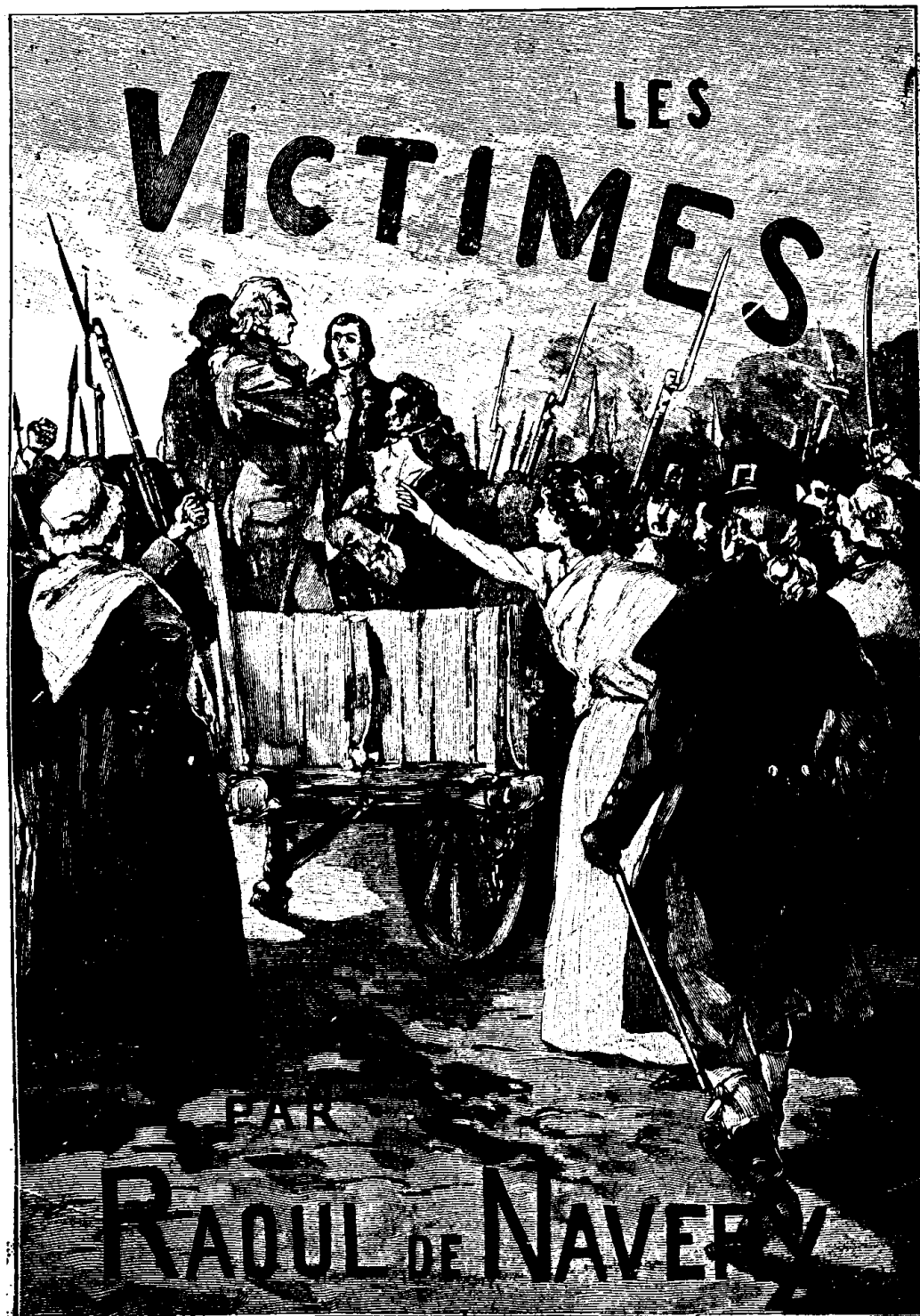
FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférez des connaisseurs—Fait du plus pur Havana—Supérieur à tous les autres cigares à 10cts.





CHAPITRE IER

AUX TROIS-GRACES

C'était une charmante boutique que celle au-dessus de laquelle s'élevait en lettres d'or cette enseigne : *Aux Trois-Grâces*. Les passants s'arrêtaient devant l'étalage pour admirer des bonnets chiffonnés avec un goût exquis, des fichus dont les dentelles tombaient en cascades légères, des flots de rubans aux couleurs vives affectant des formes d'une variété et d'un goût inimitables.

Amoncelées dans un désordre pittoresque, qui les faisait ressembler à autant de corolles épanouies, des cocardes faisaient briller les luisants du taffetas, ou les reflets de la moire. Des piquets de fleurs se groupaient au hasard au milieu des nuages de tulle d'un blanc neigeux. De temps à autre, des femmes, attirées par l'enseigne et l'élégance de l'étalage, entraient dans le magasin, et aussitôt un groupe de jeunes filles fraîches, souriantes, s'empressaient de mettre la boutique entière à la disposition de l'acheteuse.

L'une fouillait dans les cartons, rangés comme les livres d'une bibliothèque ; l'autre ouvrait les tiroirs et y cherchait ce qu'elle croyait le plus capable de tenter la coquette. La dernière, la plus jolie, qui avait remplacé le nom charmant de Blandine par le nom

plus romain de Délie, essayait tour à tour les mantilles, les fichus menteurs, les baigneuses ; et Délie mettait tant de grâce dans la façon dont elle arrangeait les plis autour de sa tête, dans la manière dont elle faisait retomber les dentelles sur sa chevelure blonde que la visiteuse du magasin des *Trois-Grâces*, bercée de l'espérance de paraître aussi charmante, s'empressait d'acheter ce que lui offrait la jeune fille.

La clientèle se pressait aux *Trois-Grâces*, et la propriétaire du magasin réalisait de beaux bénéfices.

Jeanne n'était point une Parisienne. Elle était arrivée de province, cinq ans seulement avant le jour où s'ouvre ce récit. C'était alors une jeune fille de dix-huit ans, au teint un peu bruni par la vie libre au grand air. Elle était belle, d'une beauté parfaite et saine à la fois. Le regard était droit et franc, la bouche sérieuse et bien coupée. Elle avait dû sourire avec des entraînements charmants de jeunesse et de confiance. Le front, bien modelé, respirait la loyauté et une sorte de bravoure. Ce front-là ne devait jamais avoir rougi, pas plus que le regard n'avait trompé. Mais un pli douloureux des lèvres apprenait que cette créature, privilégiée par sa beauté et ses qualités éminentes, connaissait déjà la douleur.

Elle se montrait douce avec les jeunes filles placées sous ses ordres, mais elle ne se mêlait jamais à leurs causeries ; elle souffrait parfois des explosions de leur

gaieté, souvent, elle quittait le magasin et se réfugiait dans l'arrière-boutique, afin de ne pas entendre les rires sonores qui lui rappelaient le temps où, elle aussi, riait sous les ombrages du parc de Civray.

Les jeunes ouvrières aimaient leur maîtresse ; une seule, Réséda, cachait un secret sentiment d'envie et de rancune contre sa patronne.

Depuis longtemps, la famille de Réséda avait arrangé un mariage entre celle-ci et Germain, jeune ébéniste dont les marquetteries annonçaient un talent réel, et qui paraissait destiné à faire une fortune assez rapide.

Tant que Mme Despois était restée à la tête du magasin, les fiançailles de Réséda et de l'ébéniste paraissaient certaines. L'arrivée de Jeanne changea brusquement les résolutions de l'ambitieux ; il dédaigna l'ouvrière, et tenta de se faire agréer par la maîtresse. Le refus de Jeanne ne changèrent rien à ses projets, il répondit qu'il attendrait ; et Réséda conçut contre sa rivale un sentiment ressemblant à une antipathie déclarée ! Elle n'osa cependant quitter le magasin des *Trois-Grâces*, gardant, en dépit de tout, un reste d'espoir ; rassurée d'un côté, par la loyauté, la vertu de Jeanne ; alarmée, de l'autre, par l'avarice de Germain, car Germain était avare, et les bénéfices de sa boutique le tentaient presque autant que l'idée d'être le mari de la plus jolie lingère du quartier Saint-Honoré.

Jeanne, décidée pourtant à ne jamais se marier, acceptait son fardeau, le portait courageusement, sans l'aide de personne.

Tandis que Délie, Violette et Giroflée servaient les chalands, Réséda et deux autres ouvrières travaillaient dans l'arrière-boutique.

C'était une pièce assez vaste, garnie d'un double rang de tables, derrière lesquelles les jeunes filles créaient les merveilles de goût que l'on exposait ensuite dans la vitrine. Jeanne, que le bruit et le mouvement paraissaient faire souffrir, restait le plus souvent dans cette arrière-boutique ; quelques rares clientes y étaient admises. Dans cette pièce Jeanne gardait les soieries de prix, ses plus beaux rubans, ses dentelles précieuses. Les commandes de trousseaux et de layettes s'y débattaient et s'y combinaient. Elle s'y trouvait plus chez elle. Réséda faisait souvent la moue, les deux autres jeunes filles, orphelines depuis peu, songeaient encore trop à ceux qu'elles venaient de perdre pour les oublier dans de longues conversations. Les bruits légers de l'aiguille jouant dans l'étoffe, des ciseaux pris ou posés sur le comptoir, étaient presque les seuls que l'on entendit.

En ce moment, Réséda travaillait avec une sorte d'application rageuse. Elle venait de bâtir la dentelle d'un bonnet d'une grande élégance, et se disposait à en nouer les derniers rubans. Un double sentiment de contentement et de colère l'animait ; elle s'applaudissait de son talent de modiste et ressentait une colère furieuse d'avoir si bien réussi un bonnet qui devait rendre Jeanne encore plus jolie.

—Tenez, dit-elle, en campant le bonnet sur son poing, le voilà fini ; il est vraiment charmant. Et, pourtant, je l'ai fait avec rage... Je croyais bien le manquer ; mais, quand on a du talent, la jalousie n'y fait rien : on veut bousiller, et on fait un chef-d'œuvre.

Louison regarda sa sœur.

—Écoute donc, Réséda parle toute seule.

—A qui en veut-elle ? demanda Mariette.

Mais Réséda, toute à ses pensées, ne parut nullement entendre et elle poursuivit, en attachant une fleur dans un coquillé de dentelles :

—Elle sera encore plus belle avec ça, ce soir, la citoyenne Jeanne, ma bourgeoise, et ma rivale... Bah ! je trouverai toujours un aussi bon parti que Germain ; après tout, je le veux.

Cette fois, Réséda avait assez élevé la voix pour que les deux sœurs l'entendissent, et Louison répondit :

—Pas tout à fait, ma petite... Tu n'es qu'une ouvrière à la journée, tandis que lui travaille chez ses parents ; si bien qu'on lira un jour sur son enseigne :

“ Germain *fils*, successeur de son père.”

—C'est égal, j'avais le droit de compter...

—Que veux-tu, Réséda, la coquetterie t'a peut-être mal conseillée... Tu croyais que l'amour exagéré de la parure, de la dissipation et de la danse était un moyen de plaire, et tu en as largement usé... Jeanne, elle, ne quitte sa boutique que pour voir ses fournisseurs, son costume est presque sévère, elle aura inspiré plus de confiance à Germain.

—Ce n'est pas cela ! répondit Réséda, en jetant le bonnet achevé sur une tête de carton, ce n'est pas cela... Jeanne est propriétaire d'une boutique bien achalandée, et Germain est intéressé... Si demain Jeanne devenait ouvrière, et si je passais la maîtresse des *Trois-Grâces*, je sais bien qui me rendrait l'anneau de fiançailles.

—Bah ! fit Mariette, je serais bien aise de connaître l'avis de Germain sur cette question.

—Le voilà, ajouta Louison, tu peux le lui demander.

—Je vous le défends ! cela ne regarde personne.

—Pourquoi nous en parles-tu ?

—Je ne vous parle pas, mais bien à cette tête de carton rose.

L'entrée de Germain interrompit Réséda.

L'ébéniste chercha des yeux la maîtresse de la maison, et parut fort contrarié de ne trouver que les ouvrières.

—Ah ! fit-il, Mlle Jeanne est sortie ?..

—Pas pour longtemps, M. Germain, répondit Louison.

—C'est que j'ai beaucoup à faire. Mlle Jeanne, qui donne un repas à ses amis pour fêter son jour de naissance, m'a chargé de certains détails, et je voudrais prendre ses dernières instructions...

—En lui apportant un bouquet magnifique ?

—Surtout cher... Enfin, ce n'est pas fête tous les jours.

—Oh ! M. Germain, fit Mariette.

—Certainement, vous ne comprenez pas cela, vous autres... Mais j'espère que Mlle Jeanne sera plus tard de mon avis.

—Peut-être ne serait-il pas prudent de lui apprendre aujourd'hui tout ce que vous pensez.

—La voilà ! dit Louison.

Jeanne traversa rapidement le magasin et entra dans l'arrière-boutique. Elle semblait fatiguée. Cependant, elle essaya de sourire en voyant Germain ; elle lui tendit la main avec une cordialité amicale.

—Mademoiselle, dit-il, je vous apporte des fleurs, puis ce coffret... L'agréable et l'utile... Les fleurs serviront à votre parure, et dans ce coffret vous placerez vos économies, qui doivent chaque année atteindre un joli chiffre... Vous ne ressemblez pas à la plupart des jeunes filles qui dépensent tout en frivolités. Vous êtes une personne sérieuse, vous, et celui que vous accepterez pour mari...

—Vous savez bien que je ne veux pas me marier, M. Germain.

—On ne doit jamais dire ces choses-là.

—Cependant, si ce n'est pas ma dot que j'amasse dans cette cassette, je m'en servirai du moins, dès ce soir, pour y renfermer les cinq cents livres que doit m'envoyer la citoyenne Durocher, et qui forment le montant de sa dernière note.

—Ces cinq cents livres ne seront pas en assignats, au moins ?

—Soyez tranquille, en or sonnante et rébuchant.

—A la bonne heure ! C'est qu'au taux où est le papier, on n'a pas une paire de gants de vingt-cinq sols pour un billet de trois mille livres... Et maintenant, Mlle Jeanne, j'attends vos derniers ordres. Combien de couverts pour le repas ?

—Douze... J'invite mes ouvrières, votre père, votre mère et Mme Despois, puis trois voisins... Surtout pas de luxe.

—Je crois bien ! le luxe, quelle folie ? Un grand nombre de convives, quelle absurdité ; au fond, on a si peu d'amis... Je n'ai pas de temps à perdre, Mlle Jeanne... Mettez ces fleurs à votre corsage et les cinq cents livres dans ce coffret. Adieu, mademoiselle.

—Adieu, M. Germain.

Jamais Jeanne ne s'était sentie plus triste que ce jour-là. Elle regrettait amèrement d'avoir eu la pensée de réunir ses voisins et ses amis pour sa fête. Elle avait envie de pleurer sans se rendre compte de ce surcroît de douleur dont elle se sentait écrasée.

Sous le prétexte d'aider à ses compagnes dans le rangement de la boutique, Jeanne envoya Réséda rejoindre Délie, Violette et Giroflée. Elle ne se sentait pas en ce moment le courage d'affronter le regard curieux de Réséda. Il lui semblait qu'il entrait en elle comme une flamme, tant il trahissait de curiosité brutale et de froide jalousie.

Les deux orphelines, Mariette et Louison, la gênaient moins.

Toutes deux avaient souffert, et leurs dernières larmes n'étaient pas encore essuyées.

A cette heure, Jeanne se demandait si elle ne s'était pas trompée, si elle n'aurait pas mieux fait d'accepter la main d'un honnête homme, et de remplacer sa solitude par le mouvement de la vie de famille. Elle envisageait l'avenir avec un effroi croissant.

Enfin, elle s'assit près de la grande table à laquelle Mariette et Louison faisaient face ; puis, cachée par un monceau d'étoffes, elle croisa les bras sur la table et pleura silencieusement.

Les deux sœurs se regardèrent.

Si elles avaient obéi à leur secret instinct, elles se seraient vite rapprochées de Jeanne pour lui demander le secret de ses larmes... Mais leur maîtresse était trop au-dessus d'elles pour qu'elles osassent lui offrir la tendre pitié des jeunes âmes. Et cependant avec quelle reconnaissance Jeanne aurait accueilli une parole consolante, l'échange d'une larme, l'énergie que communique la pression d'une main loyale.

—Ah ! pensait Jeanne, ce découragement passera ; je me retrouverai moi-même... On peut ce qu'on veut... Le cœur souffre parfois de tressaillements terribles... Après cette tempête je retrouverai le calme... Je me sens mieux déjà... L'orage s'éloigne, je prie Dieu de me venir en aide, et Dieu m'aidera.

Jeanne releva la tête. Soudain, un cri s'échappa de ses lèvres, cri bien vite refoulé, car Réséda la considérait avec méfiance.

En face de la lingère des *Trois-Grâces*, se trouvait une femme dont le visage conservait les traces d'une grande beauté. Vêtue de noir, la tête à demi cachée sous une mante, elle paraissait attendre que Jeanne revînt au sentiment du présent, avant de lui dire ce qu'elle en attendait.

Mais Réséda ne la tint pas quitte de ses offres :

—Citoyenne, lui dit-elle avec insistance, nous avons des tissus admirables pour fichus et bonnets, des piqûés d'une grande finesse pour déshabillés, des rubans d'une fraîcheur exceptionnelle... Voulez-vous acheter des mouchoirs de batiste ou choisir des dentelles ?

—Je souhaite parler à Mlle Jeanne.

—C'est bien, citoyenne, fit Réséda, en appuyant sur ce titre, soit pour rappeler la nouvelle cliente au sentiment de l'égalité républicaine, soit pour lui montrer qu'elle trouvait dans ce mot “ Mademoiselle ” une preuve que cette acheteuse pourrait bien être suspecte.

Au cri de surprise que poussa Jeanne en relevant la tête, la nouvelle arrivée répondit en posant un doigt sur ses lèvres.

—Excusez-moi, fit la lingère en se levant... J'ai veillé tard, mes yeux s'étaient fermés... Donnez un siège, Réséda... Me voici toute à vous, citoyenne... Réséda, aidez vos compagnes à ranger l'étalage.

—Louison et Mariette doivent-elles aussi passer dans la boutique ? demanda la jeune fille, d'une voix âpre.

Jeanne comprit la portée de cette question : Réséda intriguée, tenait à s'assurer si sa maîtresse voulait rester seule avec sa cliente.

Mais Jeanne, à son tour, se tint sur la défensive

—Non répondit-elle ; Mariette et Louison ont un travail à terminer.

—On m'éloigne, pensa Réséda, on redoute ma perspicacité, tandis que ces deux petites sottes ne semblent pas dangereuses... Obéissons d'abord, et tâchons après d'apprendre quelque chose.

Jeanne prit avec hâte un monceau d'étoffes, puis elle dit d'une voix haute :

—Voici des nouveautés que je crois dignes de votre choix, citoyenne.

La dame vêtue de noir eut l'air de palper les étoffes, et passant une de ses mains sous leurs plis, elle chercha rapidement la main de la jeune fille, qu'elle serra avec une vive effusion de tendresse.

—Vous, madame la comtesse, vous ! dit Jeanne, d'une voix faible.

—Je voulais te voir, te parler, Jeanne... Mais j'ai besoin de me trouver seule avec toi. Eloigne ces jeunes filles.

Le regard de Jeanne refléta une profonde angoisse, cependant elle passa dans la boutique.

—Giroflée, dit-elle, en s'adressant à une de ses ouvrières, portez ce fichu chez Mme de Loizerolles ; vous savez...

—La citoyenne Loizerolles, voulez-vous dire ?..

—Parfaitement, fit Jeanne, avec sécheresse. Réséda, mettez dans un carton ce bonnet de malines ; Mme Roucher l'attend rue des Noyers.

—J'y cours, répondit Réséda.

—Ajoutez-y cette petite carmagnole pour le gentil Emile Roucher, et ce nœud pour sa sœur Eulalie.

—Bien, citoyenne Jeanne.

—Vous, Violette, remettez ces mouchoirs chez Mlle de Coigny.

—Soyez tranquille, j'y vais tout de suite.

—Enfin, Délie portera les jabots du citoyen Chénier.

—Tiens, fit Réséda, ironique, la maison va rester vide ?

—Louison et Mariette suffiront pour garder la boutique, allez ; et si vous trouvez des fleurs sur votre route, fleurissez-vous à mes frais.

Les jeunes filles s'échappèrent comme une bande d'oiseaux.

C'est égal, pensa Réséda, rien ne m'ôtera de l'esprit que la dame en deuil est une ci-devant. J'en ai vu assez dans mon enfance, et je ne me tromperai jamais sur ce point. Ah ! Jeanne conspire ! Jeanne ne se contente pas de m'enlever les attentions de Germain qui m'aurait convenu pour mari, il faut encore qu'elle agisse comme une ennemie de la nation... C'est bon, c'est bon, on verra...

Et quand Réséda ferma sur elle la porte de la boutique, il y avait une sourde menace dans la brusquerie de son geste.

Louison et Mariette s'en allèrent dans le magasin de vente.

Alors Jeanne, se penchant vers la dame en deuil, lui dit, d'une voix tremblante d'émotion :

—Madame la comtesse, qu'êtes-vous venue faire à Paris ?

—Sauver mon fils, Jeanne. Si nous étions restés une semaine de plus à Civray, il était perdu !

—Cependant, là-bas, tout le monde doit vous aimer ; vous avez rendu service à chacun et répandu des aumônes chez tous les pauvres.

—Ce n'est pas une raison, Jeanne. Est-ce que dans ces temps de bouleversement général et d'affolement populaire, on fait des exceptions pour quelqu'un ?..

Tu dis vrai, cependant ; des fermiers, des tenanciers, des serviteurs fidèles nous ont protégés ; l'esprit du pays n'était pas positivement mauvais. Les vives attaches de la religion soudaient entre elles les familles. Les habitants de Civray espéraient qu'on oublierait leur coin de terre, et qu'ils pourraient en repos continuer à labourer les champs et à prier dans les églises... Mais quand on a vu de Paris qu'aucun vent ne soufflait en tempête du côté de Civray, que l'on gardait ses prêtres, et que l'on restait dévoués aux seigneurs de la contrée, ceux qui gouvernent au nom de la Révolution se sont dit qu'il fallait changer la foi, les habitudes de ces gens qui retardaient sur la Révolution. Collot d'Herbois a commencé à arrêter nos prêtres ; ses gens poursuivaient la spoliation des riches et l'enrôlement des misérables dans des hordes aussi immondes que sanguinaires.

(A suivre)

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

Rachel et moi, il est vrai, nous nous étions exposés inutilement à tant de risques et de fatigues ; mais il paraît qu'au milieu de cet effroyable incendie du Maaly-Scrub, Tête-de-Crin et son fils découvrirent un nouveau berceau, où ils prirent au hasard quelques pierres brillantes, dans l'intention de nous les offrir à Rachel et à moi qu'ils supposaient fort avides de ces curiosités. Ils ne purent nous les remettre à notre départ de Walker-Station, car, si vous vous en souvenez, nous nous trouvions dans un si misérable état ; c'est donc ce matin seulement que ces bonnes gens nous les ont apportées, sans se douter de leur importance... Jugez de mon étonnement et de ma joie quand j'ai trouvé, au milieu de plusieurs bagatelles sans valeur, cet objet précieux dont la perte m'avait fait commettre tant de fautes et verser tant de larmes !

— Il eût bien pu rester où il était, répliqua Martigny d'un ton moitié rieur, moitié colère ; et de quoi diable se mêlent ces noirs ?... Allons ! voici ma plus chère espérance qui s'en va !

Et il se renversa en arrière avec abattement.

— Pouvez-vous, demanda Mme Brissot avec surprise, éprouver une pareille indifférence en retrouvant ce magnifique diamant, qui, à lui seul, vaut presque une fortune ? Oubliez-vous que s'il ne vous était pas rendu, nous serions trop pauvres maintenant pour vous en rembourser la valeur ?

— Eh ! que m'importe sa valeur ? dit Martigny brusquement ; son seul prix à mes yeux était de me fournir une chance... Tenez, reprenez-le, madame, sa vue m'est odieuse maintenant ; gardez-le, vendez-le, donnez-le... je ne m'en soucie plus.

Et il repoussa si vivement la pierre précieuse du revers de sa main qu'elle vola jusqu'à l'autre bout de la chambre. Mme Brissot s'empressa de la relever et de la replacer sur la table.

— Pendant ces trois derniers mois, poursuivit le vicomte avec chaleur, j'ai caressé la pensée que la charmante Clara m'appartiendrait un jour, et cette pensée avait fait de moi un autre homme ; je me sentais régénéré. Des sentiments nouveaux ou que je me croyais incapable d'éprouver encore remplissaient mon cœur. Après tant d'aventures, de désordres, de périls, je rêvais une vie calme, toute d'affections et d'impressions douces : j'étais devenu meilleur, je me croyais digne d'inspirer au moins quelque amitié en retour d'un amour sincère et profond... Ah ! pourquoi ce fatal diamant s'est-il retrouvé ?

— Mais, monsieur de Martigny, lorsque vous avez imposé à ma fille la condition étrange à laquelle vous venez de faire allusion, nous étions riches déjà et nous pensions le devenir davantage ; au lieu qu'aujourd'hui...

— Je me soucie bien de la richesse ! Dans les premiers moments, je l'avoue, madame, ces considérations de fortune n'avaient pas été tout à fait indifférentes pour un chercheur d'aventures tel que j'étais alors. Mais depuis ce jour, mon affection s'est épurée en grandissant ; je me suis dit que, malgré quelques erreurs de jeunesse, je n'avais jamais manqué à l'honneur, que j'étais digne encore de la belle et honnête jeune fille dont le bonheur pouvait m'être confié... Tel est le secret de tous mes dévouements, de tous mes sacrifices ; je voudrais me créer des droits à la reconnaissance de Clara et de sa famille...

— Eh bien ! qui vous dit, monsieur, que vous n'avez pas réussi ? demanda Mme Brissot.

Le vicomte tressaillit.

— Expliquez-vous, madame, s'écria-t-il impétueuse-

ment ; serait-il possible qu'après la restitution de ce diamant, je fusse encore en droit d'invoquer..."

Mme Brissot était souriante.

— Monsieur de Martigny, reprit-elle, ni ma fille ni moi nous n'ignorons avec quel zèle et quel courage vous avez défendu, là-bas aux placers, la fortune et la vie de mon mari ; nous savons par quels efforts surhumains vous avez, en diverses circonstances, tenté d'écartier les périls qui les menaçaient ; nous savons enfin comment, blessé et mourant vous-même, vous avez sauvé la vie à Brissot, au milieu de l'incendie du store. Plus tard, dans le Maaly-Scrub, c'est surtout à votre généreuse initiative, à votre intrépidité que ma fille et miss Owens ont dû encore leur délivrance. Nous n'avons rien oublié de tout cela, monsieur, et nous n'aurions aucun moyen, mon mari et moi, de reconnaître ces immenses services si Clara ne consentait à nous aider.

— Mais y consentira-t-elle ? demanda le vicomte tout haletant.

Clara se leva.

— Pourquoi non ? dit-elle d'une voix altérée. Monsieur de Martigny, si ma main est la seule récompense que vous soyez disposé à accepter, elle ne vous sera pas refusée.

Ces paroles avaient sans doute coûté de violents efforts à la pauvre enfant, car après les avoir prononcées elle se mit à fondre en larmes, Martigny l'observait avec une ardente curiosité.

— Clara, dit-il enfin, vous ne m'aimez pas, je le crains ?

— J'éprouve pour votre noble conduite tant d'admiration, tant de reconnaissance...

— De la reconnaissance ! interrompit Martigny avec amertume ; eh ! n'en devez-vous pas aussi à bien d'autres que moi ?... Il y a d'abord ces pauvres noirs, et puis tous les volontaires qui se sont exposés pour vous ; il y a aussi ce M. Richard Denison qui, malgré sa rideur compassée, s'est conduit en homme de cœur dans cette affaire. Lui aussi vous a sauvé la vie ainsi qu'à Brissot, quand ma maudite blessure me mettait dans l'impuissance de vous venir en aide... Il m'a sauvé moi-même, pourquoi n'en conviendrais-je pas ? lorsque épuisé, suffoqué par la fumée dans le Maaly-Scrub, j'étais incapable du moindre effort... M. Denison ne mérite-t-il pas votre gratitude au même titre que moi ?

Ces observations où perçait de l'ironie augmentèrent le trouble de Clara.

— Monsieur, balbutia-t-elle sans cesser de pleurer, aucun dévouement n'a été aussi complet, aussi constant que le vôtre et je pense... Mais pardon ! ajouta-t-elle, vous comprenez ce qu'il y a d'embarrassant pour moi dans un pareil entretien... Je n'ai rien à dire de plus.

Et elle sortit précipitamment pour aller se cacher dans sa chambre.

— Elle ne m'aime pas ! répéta le vicomte avec tristesse ; c'est vous sans doute, madame Brissot, qui l'avez déterminée à ce mariage, malgré sa répugnance évidente ?

— Sur mon âme, non, monsieur de Martigny ; c'est bien à elle qu'est venu spontanément la pensée de vous accorder sa main si vous persistiez à la demander.

— Cependant autrefois, j'en ai la certitude, elle aimait M. Denison ?

— Chez les jeunes filles, les impressions ne sauraient être bien profondes ; on change si souvent et si vite à son âge !

Martigny garda le silence ; ces émotions l'avaient épuisé et il demeura plongé dans un grand accablement.

Il en fut tiré par l'arrivée de Brissot. Le négociant, qui paraissait lui-même sombre et abattu, tenait à la main une lettre décachetée. Sa femme le regarda d'un air d'inquiétude.

— Bon Dieu ! mon ami, qu'avez-vous donc ? demanda-t-elle. Votre mine bouleversée annonce quelque nouveau malheur. La mauvaise veine ne serait-elle pas épuisée pour nous... Quelle fâcheuse nouvelle venez-vous de recevoir ?

— Cette lettre ne contient aucune fâcheuse nouvelle, ma chère, répondit son mari distraitement en se laissant tomber sur un siège ; lisez plutôt.

Mme Brissot saisit le papier et se mit à le parcourir, tandis que le négociant contemplant avec une expression douloureuse Martigny toujours immobile et accablé.

— Mon ami ! s'écria-t-elle tout à coup avec agitation, vous n'avez donc pas lu vous-même cette lettre où vous ne l'avez pas comprise ? Ce n'est pas du chagrin qu'elle aurait dû vous causer, mais une joie inexprimable... Tous nos désastres sont réparés. Votre correspondant de Melbourne vous annonce que, suivant une décision du grand conseil de la colonie, les pertes causées par l'insurrection des mineurs de B*** seront supportées, une moitié par l'Etat, une autre moitié par les compagnies d'assurance... Nous voilà redevenus plus riches que jamais !

— Cela est exact, ma chère ; nous allons être remboursés de toutes les marchandises détruites dans le store de B***. La nouvelle que m'en donne notre correspondant de Melbourne m'a été confirmée par plusieurs négociants de Dorling qui viennent aussi de recevoir leur courrier.

— Et vous m'apprenez ces heureux événements sur ce ton lugubre et consterné ? s'écria Mme Brissot ; à quoi pensez-vous donc, vous qui hier encore étiez si désespéré de votre ruine ?... C'est à n'y pas croire ! Nous allons enfin renoncer au commerce et vivre selon nos goûts ; notre fille jouira sans obstacles de cette opulence qui nous a coûté si cher... Vous l'entendez, monsieur de Martigny ? ajouta-t-elle en se tournant vers le blessé, car vous aussi vous aurez part à cet heureux retour de fortune.

Le vicomte était sorti peu à peu de son engourdissement pendant cette conversation.

— Je vous félicite, patron, dit-il en se soulevant avec effort ; cet événement va hâter ma guérison, quoiqu'il soit de nature à changer certaines dispositions favorables à mon égard.

— Et pourquoi les changerait-elle, Martigny ? demandant Mme Brissot en saisissant la main du blessé qu'elle trouva moite et froide ; ma fille vous semblait-elle plus désirable quand elle était pauvre ? Mon ami, continua-t-elle en s'adressant à son mari, on a formé ici en votre absence des projets auxquels vous ne refuseriez pas votre approbation, je l'espère.

Et elle lui apprit le résultat de l'explication qui venait d'avoir lieu en sa présence, entre Martigny et Clara.

Brissot ne manifestait aucune surprise ; mais il détourna la tête en soupirant. Sa femme poursuivit d'un ton enjoué.

— Croiriez-vous, mon ami, que M. le vicomte, qui voulait épouser notre fille sans dot, était tout à l'heure le plus riche des deux ?... Le fameux diamant est enfin retrouvé... Voyez !

Malgré sa préoccupation secrète, le négociant ne put se défendre d'un sentiment d'admiration à la vue de la pierre précieuse. Mais cette impression dura peu ; bientôt il dit en la reposant sur la table :

— Oui, ma chère, c'est en effet, le plus beau diamant que j'aie jamais vu ; mais tous les trésors de la terre pourraient-ils empêcher..."

Il s'interrompit et s'efforça de cacher une vive émotion.

— Qu'avez-vous donc, Brissot ? demanda le vicomte avec inquiétude ; les projets dont parle votre excellente femme vous déplairaient-ils ?

— Non, non, ce n'est pas cela ; guérissez-vous, mon cher Martigny, et si alors il se présente des obstacles à ce mariage, ils ne viendront pas de moi, je vous le jure.

Martigny voulait encore l'interroger, mais une nouvelle faiblesse l'en empêcha, et il ferma les yeux en silence.

Mme Brissot, trompée par ce calme apparent, dit à son mari :

« Je vous laisse auprès de notre cher malade, mon ami. Clara ne sait pas encore la grande nouvelle, et je veux la lui apprendre moi-même... Mais donnez-moi cette lettre, car, la chère enfant serait capable de ne pas y croire. »

Et elle sortit en sautillant pour aller retrouver sa fille.

Les deux hommes, demeurés seuls, se turent un moment. Brissot regardait à la dérobée le vicomte, pâle, abattu et comme évanoui. Toutefois, Martigny n'avait pas perdu connaissance, et l'affaissement de ses forces physiques n'interrompait pas le travail de sa pensée. S'étant un peu ranimé, il fit signe à son ancien patron de se rapprocher de lui.

« Brissot, dit-il d'une voix éteinte, un secret vous pèse sur le cœur... Voyons ! Vous me direz la vérité à moi... La bonne nouvelle que vous venez d'annoncer à ces dames n'est pas exacte, n'est-ce pas. »

— Rien n'est plus vrai, au contraire ; pensez-vous, Martigny, que j'oserais donner à ces pauvres créatures des espérances qui se trouveraient promptement démenties ?

— Mais alors d'où viennent donc l'embaras et la tristesse qui percent dans votre contenance et dans vos paroles ?

— Moi, triste ! vous vous trompez, mon ami ; pourquoi serais-je triste ?

— Alors, autre chose... Vous êtes sorti avec le médecin qui tout à l'heure a pansé ma blessure ; que vous a-t-il dit de mon état ?

— Mais rien de décisif... rien, je vous assure.

— Tenez : voulez-vous que je vous répète ce qu'il vous a dit de moi, ce qui est cause de votre affliction présente, affliction dont je vous remercie ?

— Bon Dieu ! mon cher vicomte, comment pouvez-vous savoir... »

Martigny se pencha vers lui :

« Brissot, reprit-il avec fermeté, mon état est désespéré. Par suite des agitations et des fatigues éprouvées dans le Maaly-Scrub, la gangrène s'était mise dans ma plaie ; et, comme cette plaie touche aux organes essentiels à la vie, mon compte ne sera pas long à régler... N'est-ce pas cela ?

— Mon ami, balbutia le négociant, le cas n'est peut-être pas aussi grave... j'espère encore... »

Il ne put achever et fondit en larmes. Martigny lui serra la main :

« Il suffit, reprit-il ; je suis un homme, et je saurai me résigner à ce qui est inévitable... A vrai dire, je soupçonnais la vérité depuis quelques jours, mais on veut se tromper soi-même, vous savez ! Enfin peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi !... J'aurais causé le malheur de votre fille en acceptant son sacrifice ; car je suis sûr... Eh bien, Brissot, à présent que mon sort est fixé, vous ferez tout ce que je vous demanderai, n'est-ce pas ? Ne craignez rien ; je n'abuserai pas de votre confiance... Me promettez-vous de respecter mes volontés jusqu'à... jusqu'à ce que je n'aie plus besoin d'en exprimer aucune ? »

Brissot se jeta dans ses bras, en murmurant :

« Est-il quelque chose au monde que je puisse vous refuser ? »

Le même jour, vers le soir, toute la famille Brissot était réunie de nouveau autour de Martigny. Les dames avaient les yeux rouges, les traits altérés ; le négociant paraissait encore plus sombre et plus désolé que le matin. Du reste, ces trois personnes, tout en prodiguant au blessé les soins les plus délicats étaient évidemment dans l'attente de quelque mystérieux événement, et aux sentiments douloureux qu'elles éprouvaient se mêlait une sorte de curiosité.

Quant au vicomte, quoiqu'il eût encore par intervalles des accès de faiblesse du plus sinistre augure, il ne s'était jamais montré si tranquille et si gai. Le sourire sur les lèvres, il s'amusait de l'impatience secrète de ses hôtes et tentait de leur donner le change

par des plaisanteries. Les dames et Brissot le regardaient parfois avec étonnement, ne comprenant rien à cette gaieté fiévreuse, dans un pareil moment.

Leur attente durait depuis quelques instants déjà, quand le son lointain d'une sonnette annonça une visite.

« Morbleu ! dit Martigny en regardant la pendule posée sur une console, ce ne peut être *lui* encore ? Il est trop ponctuel pour se présenter au moins dix bonnes minutes avant l'heure indiquée ! »

En ce moment la négresse Sémiramis introduisit miss Rachel Owens.

« Quid je disais ! » fit le vicomte en riant.

Rachel ne semblait plus se ressentir de ses douloureuses aventures du Maaly-Scrub, et, bien que ses traits exprimassent la compassion, comme il convenait dans la chambre d'un malade dont l'état ne laissait aucun espoir, elle avait recouvré toute sa fraîcheur et toute sa sérénité. Sa présence inattendue causa quelque embarras à la famille Brissot ; mais Martigny ne sentit pas de même.

« Quoi ! s'écria-t-il d'un ton jovial, une *young lady* qui vient ainsi chez un jeune homme quand il est couché... *shoking !* trois fois *shoking !* »

Rachel sourit et tendit la main au vicomte qui la pressa doucement.

« Bon ! reprit-il, miss Owens a calculé sans doute qu'un pauvre hère dans ma position misérable ne saurait être compromettant !

— Je pense seulement, monsieur de Martigny, dit Rachel modestement, mais avec âme, que c'est à cause de moi et de mon amie miss Brissot que vous êtes dans ce fâcheux état, et je suis venue vous offrir mes consolations et mes secours, comme pourrait le faire une sœur.

— Merci, miss Owens, répliqua le vicomte touché de ces paroles affectueuses ; eh bien ! poursuivit-il en reprenant son ton léger, cette promenade dans le Maaly-Scrub vous a dégoûtée, j'imagine, pour longtemps de l'histoire naturelle ?

— Et pourquoi cela ? dit Rachel en faisant une petite moue ; l'histoire naturelle n'était pour rien dans nos malheurs ; pourquoi renoncerais-je à une étude si agréable et si charmante ?

— Allons ! vos collections, je le vois, ne perdront rien à la rude épreuve que vous avez récemment supportée ; seulement je doute que Clara vous accompagne désormais dans vos excursions... Mais à propos de collections, miss Owens, on assure qu'à l'exemple de vos compatriotes, lorsqu'ils ont échappé à quelque grand danger, vous en avez formé une que je serais fort désireux de voir, si Dieu me rendait la santé ; elle se compose, dit-on, des effets que vous portiez au milieu de l'incendie du Maaly-Scrub. Tout y est, depuis votre chapeau en partie brûlé, vos bottines déchirées par les épines, jusqu'à...

— *Shoking ! shoking !* interrompit l'Anglaise, moitié riante, moitié confuse, en rougissant jusqu'aux oreilles.

Martigny partit lui-même d'un éclat de rire, qui fut bientôt interrompu par un spasme douloureux.

Les assistants ne pouvaient comprendre cette frivolité du pauvre blessé en présence d'une mort prochaine et inévitable. Ils allaient le prier timidement de se calmer, quand tout à coup la pendule sonna l'heure, et au même instant la sonnette annonça une nouvelle visite.

« Voilà cette fois M. Richard Denison, » reprit Martigny avec malice.

En effet, Sémiramis introduisit le jeune juge de paix.

Richard, depuis la catastrophe du Maaly-Scrub, où il avait été sauvé en dernier lieu par les volontaires accourus à ses cris, avait été à peu près continuellement absent de Dorling afin d'achever la pacification de cette partie du pays. De retour chez lui depuis le matin, il ignorait encore ce qui s'était passé chez Brissot, et ne soupçonnait pas pour quel motif il avait été invité d'une manière pressante à se rendre dans la maison du négociant. Néanmoins, il était venu avec sa ponctualité ordinaire et il adressa des compliments pleins de convenance à chacun des assistants.

Quand il eut pris place dans le cercle formé autour de Martigny, le vicomte lui dit avec rondeur :

« Monsieur Denison, j'irai droit au fait, car en dépit de mes fanfaronnades, je peux d'un moment à l'autre me trouver à bout de force... Votre main, je vous prie. »

Richard la lui tendit d'un air de surprise.

« Monsieur Denison, poursuivit le vicomte en la retenant dans les siennes, quand je suis arrivé à Dorling pour la première fois, vous aimiez Mlle Brissot et j'ai quelques raisons de supposer que vous étiez aimé d'elle. Je me suis étourdiment jeté à la traverse de cet amour pur et loyal des deux parts, et, grâce à certaines circonstances favorables, j'ai été sur le point de vous ravir le bonheur auquel vous aviez des droits. Mais décidément la fortune se déclare en votre faveur ; l'obstacle qui s'élevait entre vous et la charmante Clara va disparaître pour toujours, et ce qui était disjoint va se réunir de nouveau... Mademoiselle Clara, ne voudriez-vous pas me confier aussi votre jolie petite main ? »

Clara hésitait et le regardait avec des yeux effarés.

« Votre père vous dira qu'il faut m'obéir, reprit Martigny en souriant, et d'ailleurs, cette main, ne m'avez-vous pas donné le droit d'en disposer ? »

Clara, sur un signe de Brissot, obéit machinalement ; le vicomte prit sa main et après y avoir déposé un baiser, la plaça dans celle de Richard.

« Et voilà ! dit-il en soupirant ; cela finit comme un mélodrame de l'Ambigu. »

Et il retomba épuisé.

Rien ne saurait rendre la stupéfaction de tous les assistants et surtout celle du jeune magistrat si lent, si grave dans ses actions et dans ses paroles, à cet acte inattendu où l'extravagance et la moquerie semblaient se mêler aux sentiments les plus délicats. Cependant, après une courte pause, les mains de Clara et de Richard se séparèrent comme à regret ; Martigny s'en aperçut.

« Brissot, balbutia-t-il, souvenez-vous de votre promesse... c'est à vous d'assurer le bonheur de votre fille en achevant ce que j'ai commencé. »

Il y eut quelques pourparlers à voix basse entre les assistants ; puis ces chuchotements cessèrent ; Clara embrassa chaleureusement son père et sa mère, puis son amie Rachel, tandis que Denison s'approchant du vicomte, lui disait avec émotion :

« Merci, monsieur de Martigny ; sous votre légèreté de Français, sous votre insouciance d'aventurier, il y a un noble cœur de gentilhomme !

— Merci à mon tour, Denison, dit le vicomte qui sembla reprendre un peu de force ; mais il ne faut pas trop me savoir gré de mon désintéressement. La gangrène qui s'est mise dans ma blessure est pour beaucoup dans ma générosité ; cependant je n'ai pas oublié que si je n'ai pas été rôti tout vivant dans le Maaly-Scrub, c'est à vous que je le dois... Et, considérant que j'étais alors votre rival, je dis que tout le monde n'eût pas été capable de cet acte chevaleresque. Aussi, maintenant que vous voilà le fiancé de Mlle Clara, vous me permettez bien de vous offrir mon cadeau de fiançailles... Le voici... Puisse-t-il vous rappeler quelquefois le pauvre diable qui a troublé un moment votre existence, mais qui, je l'espère, ne vous inspire plus ni aversion ni colère ! »

Et il offrit à Richard le précieux diamant, cause première de tant d'agitations, et d'événements si tragiques.

Richard le prit, mais après s'être un moment consulté à voix basse avec Clara, il le rendit à Martigny.

« Ne vous offensez pas de notre refus, monsieur le vicomte, répliqua-t-il mais nous n'avons pas besoin d'un pareil présent pour conserver le souvenir de l'homme généreux envers lequel nous avons contracté tant d'obligations... votre âme délicate comprendra les scrupules auxquels miss Clara et moi nous obéissons en cette circonstance. »

ELIE BERTHEZ

(A suivre)